



De temps en temps...

*Echos de lecture des documents archivés
auprès des Archives du Patrimoine autobiographique –
Entre mémoire et avenir
Année 2008 – n°6*

**Siège
Activités**

**Courriel
Site
Téléphone
Compte
Prix**

APA-Bel –a.s.b.l.
Sq. A. Steurs 21/4, 1210 Bruxelles
Bibliothèque Montjoie,
935-937 chée de Waterloo, 1180 Bruxelles
apabel@hiware.be
<http://apabel.zeblog.com>
02 791 19 66
ING 310-1698823-51
4 EUR

Avec le soutien de l'Echevinat de la Culture d'Uccle



Table des matières

Avant-propos.....	3
Plaidoyer pour un statut littéraire des échos de lecture.....	4
Nanette Ladam, <i>Chemins de femmes, chronique familiale</i>	6
Maximilien Philips, <i>L'énigme de Druten</i>	9
Claudine Ryckaert, <i>Les épines d'une vie</i>	10
Marie José Langlet-Luyckx, <i>Ma vie au Congo</i>	12
Françoise Stevenot, <i>Intériorités</i>	15
Anne Compos, <i>Les aventuriers de l'Aussie perdue</i>	17
Olga T., <i>Lettres du sana</i>	20
Michel Thomasset, <i>Histoire de ma femme</i>	22
Paul Algoet, <i>Rédactions, Devoirs de vacances, Lettres à l'ami Jan, Encore des devoirs de vacances</i>	24
Jean-Pierre Lorand, <i>Au 101 rue du Louât</i>	26
Robert Van Steene, <i>J'ai juste douze ans et c'est la guerre</i>	28
Margueriet Dewulf, <i>Une petite Margueriet qui aurait voulu être belle</i>	30
José Dosogne, <i>Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos</i>	32
Marie-Thérèse Dosogne, <i>Qui es-tu ? De la manipulation au perfectionnisme</i>	38
Anonyme, <i>Lettres privées manuscrites d'un amoureux</i>	42
Hubert Hardt, <i>Identification d'une vieille</i>	44



Avant-propos

Chère lectrice, cher lecteur,

L'année 2008 a été marquée par la disparition de Maximilien Philips, déposant de la première heure. « *Nous allons nous amuser* », m'avait-il écrit, à l'époque, en réponse à mes explications sur les buts de l'Association. Et en effet, la possibilité de déposer a conforté Maximilien dans son appétit d'écriture : trente-huit dépôts totalisant plus de mille pages enrichissent aujourd'hui notre Fonds. Ce numéro contient d'ailleurs l'écho d'un de ses textes.

Sa disparition nous emplit de tristesse. Nous l'avions rencontré lors d'un week-end de la vie associative de Liège, en 2005. Sa santé n'était pas excellente mais son entrain donnait le change. Son grand cœur l'a malheureusement lâché le 26 juin 2008. Plusieurs de nos membres étaient en contact régulier avec lui, téléphonique et épistolaire. En guise d'hommage, notre amie Simone Bellière a déposé un trente-neuvième et ultime dépôt, constitué des lettres adressées à elle par Maximilien. Adieu, l'ami et merci !

~

Nous avons poursuivi en 2008 la réflexion sur les échos, le principe fondateur de la « lecture en sympathie ». Nous y avons consacré une table ronde du groupe lecture et une réunion du conseil d'administration. Ceux-ci ont réaffirmé deux idées directrices dont voici la substance.

La première est celle de la liberté de l'échotier : au « je » du récit autobiographique, répond – en écho ! – le « je » de l'échotier, avec ses mots, son style, sa sensibilité.

La seconde idée limite la première et précise le principe de lecture en sympathie : il s'agit de la « rédaction en empathie ». Si on admet l'empathie comme la capacité de ressentir les événements relatés « comme si » on était le sujet du récit, « dans sa peau » – il s'agit, dans la rédaction, de faire sentir aussi la distance qui est l'autre face du « comme si ». Sans, toutefois, jamais substituer ses idées, son expérience, ses conceptions à celles de l'auteur du dépôt. Posture d'équilibriste ? Bien sûr, et chacun l'occupe selon sa sensibilité. Mais lorsque la sympathie-empathie est impossible, l'échotier passera la main à un autre...

Ces prises de positions n'épuisent évidemment pas le sujet et nous continuons à apprendre en faisant.

Dans cet ordre d'idées, l'APA-Bel a reçu en 2008 de la Communauté française une subvention pour financer un numéro spécial de la revue internationale de sémiotique « Degrés », coordonné par Francine Meurice, nouvelle présidente de l'APA-Bel, et consacré à la réception des textes dans les archives du patrimoine autobiographique.

~

Chère lectrice, cher lecteur, vous trouverez dans ce numéro les échos de seize dépôts. Vous savez à présent un peu mieux – et nous aussi – ce qui nous guide dans leur lecture et rédaction respectives.

Excellente lecture !

Rolland Westreich
Fondateur APA-Bel



Plaidoyer pour un statut littéraire des échos de lecture

Echo sans texte : Francine Meurice

Une sorte d'éditorial...

La réunion du groupe de lecture de l'APA aura lieu dans deux jours et je regrette de ne pas avoir écrit d'écho de lecture car tout le plaisir de cet atelier est bien là, dans l'écoute des échos des autres membres et dans la lecture de sa propre réplique.

Si chaque écho de lecture met chaque manuscrit, déposé dans le patrimoine, à l'épreuve d'une textualité qui l'outrepasse, chaque lecture à voix haute de chaque écho, au sein du groupe des lecteurs, met son texte à l'épreuve d'une écriture collective.

Je n'ai pas écrit d'écho parce que je n'avais pas de texte à lire en empathie – ou plutôt, ce texte pressenti n'est pas encore arrivé jusque dans nos archives du patrimoine autobiographique. J'écrirai donc un écho sans texte.

Un écho replié sur lui-même, ne peut qu'aller voir du côté des arcanes pour essayer de s'interpréter un tant soit peu. Et dans cette contrée-là, Echo est une nymphe. Dans son mythe, Echo instruite par les Muses, était très prolifique et inventait de nombreuses histoires. Ses récits ravissaient Héra pour mieux la distraire de sa vigilance à l'égard de Zeus, ravi lui-même par d'autres amours. Echo fut punie et on lui ôta la parole, l'obligeant à répéter ce que disait son interlocuteur. L'écho était ainsi jadis expliqué et deux légendes circulent pour justifier la punition de la nymphe : l'une la dit amoureuse de Narcisse, le non-aimant, et ainsi obligée de se réfugier, le cœur brisé, dans une grotte solitaire pour se laisser dépérir jusqu'à n'être plus que mince filet de voix, l'autre la montre fuyant les amours de Pan qui la rattrape et l'éparpille sur toute la terre où il ne reste que sa pâle imitation en écho et sa fille, Lynx.

Et de ce récit qui résonne toujours à l'heure actuelle, que dit le philosophe ?

« Ce à quoi Echo est condamnée par Junon, ce n'est pas à être muette, c'est à ne plus pouvoir phraser : tout ce qu'elle peut dire désormais, c'est ce qui vient d'être dit à la ronde, qu'elle répète malgré elle. Tout droit au sens lui a été enlevé, mais dans cette vocation purement sonore et stupide qui est maintenant la sienne s'infiltrer le mystère d'une voix sans origine et d'un sens évadé de tout sujet. Avec cette voix qu'elle a, ou qu'elle est, avec ce pur ricochet qu'est sa voix, la nymphe répète et s'éteint sans fin, renaissant toujours, errante et dépossédée, possédée ; cette voix qui n'a rien à dire ou qui ne peut plus dire, ce qu'elle dit pourtant et expose à l'air, c'est ce qui vient d'avoir lieu dans l'air : l'écho est l'image de la voix, il est l'envoi ou l'ombre portée par la lumière que le sens a fait venir. Et ce que dit cette voix qui ne dit rien par elle-même, c'est que le sens a une ombre et que cette ombre aussitôt l'interprète, c'est que nous, interprètes, nous n'avons affaire qu'à des ombres. En effet, l'écho est comme le prodige d'une tenue extérieure de ce qui entre dans l'oreille, il est comme une écoute qui se ferait émission, mais dans une durée si brève qu'elle ressemble à une illusion. »¹

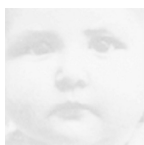
¹ Jean-Christophe Bailly, *Le propre du langage – Voyages au pays des noms communs*, Le Seuil, 1997.



Une telle immédiateté de l'interprétation dans le très petit laps de temps imparti à la possibilité pour l'écho d'être réel, ne peut relever que de l'ordre de la création artistique. Une interprétation si immédiate et aussi consubstantielle à ce qui la révèle comme voix menaçant de mourir si son partenaire qui lui donne matière se tait, ne peut se comprendre que comme virtuosité à faire advenir la fiction.

L'écriture en écho est création d'écriture. Elle est hostile à toute entrave nuisible à l'intimité de sa réalité de voix sans origine. Elle est incapable de phraser et donc de produire une forme et un sens avant d'émettre son bruit de source et de bois. Elle est anéantie dans son énergie si quelque couteau vient censurer son langage au bord de l'écoute.

La nymphe ne meurt jamais si la nature laisse se répercuter les langages dans quelque grotte favorable à l'écho. Quand la nymphe est aux aguets, l'ancre où les mémoires des paroles individuelles sont gardées se métamorphose en nursery des fictions.



Nanette Ladam, *Chemins de femmes, chronique familiale*

p.

[Apa-bel 37]

Echo : Nathalie Frogneux

Nanette, Jeannette propose un petit ouvrage, soigneusement relié et illustré (de dessins, de photos, d'extraits de lettres et d'autographe), précieusement documenté et annexé (de l'arbre généalogique et de documents de l'état civil), afin d'établir une chronique familiale guidée par les femmes. Quatre femmes dont les quatre prénoms, Sylvie², Philomène, Lucienne et Nanette, seront les titres des chapitres centraux de l'ouvrage, encadrés par « la photo » et un « épilogue ».

Mais le livre est complexe et tissés de fils multiples. Initialement, il semble s'adresser à tout lecteur désireux de rentrer dans le chemin sinueux où se croise la petite histoire d'une famille du nord et la grande histoire des guerres et des migrations. Pourtant, à y regarder de plus près, il s'adresse surtout aux trois enfants de Nanette : Anne, Isabelle et Pierre. C'est ce que l'auteure avoue à la fin ; c'est ce qu'avait d'emblée compris le lecteur en découvrant que l'arbre généalogique ne comporte précisément que les ascendants de Nanette et pas ses descendants (trois enfants), l'arbre généalogique de la troisième de couverture est composé de photos sans noms, mais aussi que les anecdotes contemporaines ne sont pas expliquées, alors que l'histoire familiale est très pédagogiquement présentée. Il y a donc deux moments dans cette famille : une famille connue et une famille explorée. C'est pour revenir à celle-ci que Nanette se veut « scaphandrier » (p. 6), comme exploratrice de la verticalité, mais aussi parce qu'elle semble mise sous-eau par la difficulté de la tâche et la rudesse de la réalité qu'elle y entrevoit.

L'auteure navigue entre deux prénoms, Jeannette et Nanette, et son identité entre deux pays, le nord de la France et la Belgique – même si elle voyage bien plus amplement (dans les Alpes et en Guinée notamment).

L'ouvrage est pour ainsi dire composé de deux parties : celle de la mémoire enfouie et celle de la mémoire vive. La première cherche à se restaurer à travers les photographies, d'où le titre de ce tableau initial du livre, celui du mariage de la sœur cadette de Philomène, Julie Declercq avec Albert Laverge, le beau-frère de Philomène : La photo. La mémoire vive quant à elle est celle de Nanette. Ceci donne au texte deux styles très différents, on s'en doute. Nanette se mue en historienne dans les trois premiers chapitres afin de reconstruire une histoire familiale qui n'a pas été transmise – mais on ne connaît finalement pas la raison de ce semi silence – et dont elle voudrait retrouver elle-même la trace qu'elle confiera à ses enfants. Il lui faut ainsi retrouver les rudes conditions des travailleurs du textile, dans le dénuement et peut-être la misère, qui quittent la Flandre belge pour s'installer en France au XIX^{ème} siècle, il lui faut fouiller les albums de famille, retrouver les documents d'état civil et mener l'enquête auprès des descendants les plus loquaces ou les moins secrets. Les cousines Rolande, Françoise, Roberte, Monique et Tatiana. Est-ce dont Lucienne qui a interrompu le récit ? Alors Nanette se montre distante sans doute par souci de précision et de scientificité. Entre histoire et mémoire, elle nomme les membres de sa famille par leurs seuls prénoms plutôt que par leur lien de parenté. Elle ne dit ni maman, ni papa, mais Lucienne et Jules, Sylvie et Philomène. Sans les noms qui en feraient des personnages et sans liens affectifs qui en feraient des parents. Ceci complique parfois un peu la tâche du lecteur, tant les prénoms se ressemblent, Jean, Jeanne, Jean, Jules. D'autant qu'elle quitte parfois sa génération (p. 47 elle désigne ses grands parents en disant « les parents » de Rémonde et Lucienne). Mais n'est-ce pas un peu de la froideur de ce dernier, un peu de son

² Sylvie dans l'arbre généalogique.



manque « d'affection démonstrative » (p. 196) qu'elle transmet ainsi ? N'est-ce pas un peu la rigoureuse austérité de ces trois femmes dont elle dépeint le courage et la constance qu'elle nous restitue en s'inscrivant ainsi dans leur sillage ? Le rapport est optique : Nanette scrute les visages sur les photos et observe les évolutions en notant des apparitions de nouveaux venus dans les portraits de famille (p. 74-75).

Le style de ces trois chapitres consacrés aux ancêtres contraste curieusement avec celui que Nanette se consacre à elle-même en première personne. L'histoire a fait place à la mémoire et le style est plus enlevé, plus rythmé. Peut-être à une exception près, lorsqu'elle se désigne curieusement à la troisième personne (p. 81) et retrouve ainsi son détachement initial. On sent la force de l'auteure malgré l'enquête qui la mène dans des moments parfois douloureux. Le chapitre est divisé en sous-chapitres : « Les berceaux », sa naissance le 6 septembre 1931 et celle de son frère Jean deux ans plus tard ; « l'Âge d'Or », 1935-1939, « La guerre », durant laquelle la famille semble relativement épargnée ; « Les années françaises » marquées par deux temps : « le lycée » et « la fac », années durant lesquelles Nanette se découvre finalement et s'affirme Française cosmopolite, « expatriée apatride », années qui se soldent par l'échec de l'étudiante qui a cherché trop tôt son indépendance financière pour cesser de peser sur le couple parental alors dans la tourmente ; « To be or not to be... » sous-titre en souvenir sans doute des études de langue anglaise interrompues, qui par son poids marque l'ampleur de la déception partagée par le père et la fille. Curieusement, ce sous-titre aurait pu être celui de la période précédente, durant laquelle Nanette se cherche un avenir glorieux à la faculté de Lille plutôt que pour désigner les années de la jeune femme indépendante qui travaille comme secrétaire de direction, qui est engagée dans une librairie juridique, découvre la haute Montagne et qui s'adonne à sa passion (ruineuse !) pour les 2CV. « Il est temps que tu viennes », titre ambigu et même osé dans sa manière de citer Apollinaire, qui renvoie aux pages consacrées au moment où elle trouve l'homme de sa vie. « Heureux qui comme Ulysse », retour en Belgique, naissance de ses enfants, un long voyage s'achève par un retour définitif « au pays », alors même que Nanette continue de se dire Française. La Belgique est à la fois son ailleurs et son ici, pour elle qui se sent française et qui donne naissance à une génération qui partira vers l'extrême Est (Chine) et vers l'Ouest (USA).

De part en part, on sent que l'héritière ne veut pas livrer de passif et que le ton est résolument celui qui convient lorsque l'on veut le passé fécond. C'est d'ailleurs ce qu'elle reprend explicitement dans son épilogue en tentant de renouer et dénouer une dernière fois les fils de son propos : les blessures identitaires permettent autant de recherche de racines que d'ouvertures aux autres, les épreuves consolident. Quel dommage alors que le récit s'arrête pour ainsi dire avec leur mariage, à Nanette et René. Pour être plus juste, il faudrait dire qu'il devient schématique. En effet, l'auteure peut broser le tableau à gros traits allusifs car elle partage cette mémoire avec ses lecteurs, avec ses enfants et son mari.

Ce qui se dégage de l'ensemble, c'est que la famille est traversée par des dichotomies : celle des hommes durs et légers (parfois jusqu'à l'infidélité comme le mari de Philomène, Jean-Baptiste Laverge et Jules Ladam) et des femmes austères, vigilantes et aimantes.

Le couple de ses parents, Lucienne et Jules, avec la musique et la peinture, incarne une autre dichotomie. L'omniprésence des photos en témoigne, Nanette est la digne héritière de son père Jules, le visuel, qui photographie et dessine. Par contre, elle souffre le défaut de transmission de la musique. Pourquoi sa mère Lucienne, mélomane et pianiste, porteuse du rêve social et culturel de l'élégante Philomène, n'a-t-elle pas sauvé l'enfant assoiffée de jouer un instrument de musique qu'elle était de l'exigence paternelle inconsiderée : « il faut d'abord apprendre le solfège ! », l'apprendre par soi-même (p. 184) ? Le poids de son père Jules, semble le cœur de la



blesse qu'elle affronte dans ce récit. Pourquoi Lucienne s'est-elle si radicalement effacée aux côtés de celui qui ne semblait pas digne de devenir le gendre de Jean Laverge ? Pourquoi n'a-t-elle pas davantage exploré les méandres et la richesse de ses paradoxes ? Nanette veut-elle maintenir une certaine pudeur ? Souvent, elle s'interrompt (« mais ça c'est une autre histoire ») et s'en tient à un souci chronologique qui l'entrave (« mais n'anticipons pas ») dans ses recherches.

Un autre fil du texte serait social. Nanette semble aussi chercher en retournant à Roubaix, un milieu social de la famille entre la vie artisanale du textile qui s'éteint et la relative bourgeoisie qu'elle embrasse. Mais pourquoi parler des « gosses des rues » (p. 57) si ce n'est pour décrire une situation affective plus que sociale ? D'où vient ce sentiment de « médiocrité familiale » qui contraste curieusement avec la prospérité de Philomène sa grand-mère, le grade militaire de Jules, la culture musicale de Lucienne, l'élégance de toute une famille... ?

Malgré leur détermination et leur force, ces femmes semblent avoir été barrées sur leur route, avoir connu une entrave importante dans leur cheminement. Sylvie voit partir quatre de ses enfants outre Atlantique pour chercher du travail dans l'Industrie textile aux Etats-Unis, seule Foedora reviendra. La belle Philomène n'est pas respectée par son mari au regard accrocheur qui l'appelle « Phylloxera » et la trompe. Quant à Lucienne, elle laisse en jachère son talent de pianiste et semble s'éteindre aux côtés de Jules, trop sévère pour elle et qui ne sera pas davantage fidèle. Et Nanette ? Elle se dit meurtrie par son échec d'étudiante. Voyons un instant son père : dur et centré sur la réussite scolaire de ses enfants au point de leur interdire d'autres activités (comme la musique pour Jeannette et le sport pour Jean), il a imposé un climat sévère à la famille, par son rigorisme (p. 209), son caractère contraignant et dirigeant (p. 221). « *Son rêve à lui s'écroule en même temps que le mien [...] Jules est furieux. [...] celle qui rachetait la médiocrité familiale, l'universitaire dont il était fier, échoue lamentablement et déçoit tous ses espoirs. Il m'en veut définitivement. Moi aussi, j'ai cessé de lui plaire.* » (p. 166-169. Nous soulignons). Cette dernière phrase est énigmatique. Signifie-t-elle « moi aussi, je m'en veux définitivement » ? Est-ce comme Lucienne, qu'elle a cessé de lui plaire ? Est-ce lui qui a cessé ce jour-là de plaire à Nanette ? On ne peut s'empêcher d'entendre alors résonner un autre passage consacré à ses rapports à son père : « *Il faut être forte pour ne pas se laisser détruire par un homme – père ou époux – qui porte au plus profond de lui une misogynie première, essentielle, dont il n'est probablement pas responsable mais qui provoque pas mal de dégâts.* » (p. 154-155) Oui, Nanette est très forte. Ce texte le prouve et elle le reconnaît en traçant l'histoire de « *ces mères qui, sans le savoir, ont porté l'avenir de leur race* » (p. 6). Mais il est possible que ce récit ne soit pas le dernier que d'autres énigmes familiales appellent encore Nanette à l'écriture, des secrets liés aux naissances (p. 37), la curieuse répétition des prénoms (deux Zoé chez Philomène)... Ce sera à elle d'en décider.

Note : très beau passage sur la « demoiselle d'honneur » pp. 49-50.
L'incertitude quant au nombre d'enfants et de fausses couches p. 37.



Maximilien Philips, *L'énigme de Druten*

67 pp.

[Apa-bel 67]

Echo : Michèle Maitron-Jodogne

On ne présente plus Maximilien Philips. De court récit en court récit il a invité, invite et invitera sans doute encore ses lecteurs de l'APA à parcourir, guidés par lui, son itinéraire de vie.

Qui prend le train en marche — c'est mon cas — peut être déconcerté, surtout si, comme dans *L'Enigme de Druten* — le texte que j'ai lu — le bord droit des photocopies manque ! Assez vite pourtant décor et personnages se mettent en place. Nous sommes en juillet 2003, à l'époque de la grande canicule qui a fait, on s'en souvient, des milliers de morts. Kathy Herman, dont Maximilien Philips a fait la connaissance dans un opus précédent, garde le contact avec lui, ce dont il ne se plaint pas.

La température est torride et torrides également les amours des deux héros. Lorsque pause il y a, on mange des plats, de préférence exotiques, on se rend au Yacht-club du lac de Roberville ou on regarde un film érotique. En personnage secondaire, mais sympathique, Johan, le jeune fils de Kathy avec lequel Maximilien joue à reconstituer en Lego le découpage du *Tricolor*³.

A mi-parcours — après une parenthèse de quelques pages où Maximilien, rendu provisoirement à sa solitude, philosophe sur les malheurs du monde — le récit s'enrichit d'un nouveau personnage : la mère de Kathy, aussi haute en couleurs que sa fille. Hollandaise, elle vit en Afrique du Sud et n'est en Belgique que de passage. Maximilien apprécie sa cuisine et, en particulier, son poulet cuit dans l'argile, mais plus encore ses décolletés quand, par chance, elle s'incline pour le servir. Il n'est pas non plus insensible aux histoires qu'elle raconte.

C'est d'elle qu'il va apprendre le secret du mystérieux tatouage que porte Kathy sur son épaule : un double K. Il y a de cela plusieurs siècles une belle aventurière, Kat de Kat, s'était réfugiée à Druten, en Hollande, la ville dont la mère de Kathy est originaire. La jeune femme portait sur l'épaule un tatouage identique à celui de Kathy, tatouage qui pouvait, hélas, la faire repérer par les Anglais qui la poursuivaient. Les habitants de Druten, voulant généreusement la protéger, auraient décidé de tatouer toutes les femmes et, de génération en génération, cette manière d'agir a persisté.

Est-ce là « l'énigme de Druten » qui donne son titre au récit de Maximilien Philips ? Sans doute. A moins que ce titre fasse référence à l'histoire qui clôt le texte. Josépha, la mère de Kathy, aurait découvert, grâce à l'un de ses locataires, qu'un des planchers de son appartement de Druten, vieux de plusieurs siècles, posséderait une étrange particularité. L'ouvrier qui, en son temps, l'a fabriqué, aurait pris soin de choisir et d'assembler ses planches de telle sorte que les fibres et les nœuds du bois dessinent un visage, visage qui est susceptible d'apparaître à celui qui regarde le plancher d'un peu haut.

A la fin du récit Josépha regagne l'Afrique du Sud. Qu'advient-il des amours de Maximilien et de Kathy ? On le saura sans doute dans un prochain récit.

³ Le 14 décembre 2002 le transporteur de véhicules norvégien « Tricolor » est entré en collision au large de Dunkerque avec le porte-conteneurs des Bahamas Kariba. En juillet 2003 a commencé l'opération de découpage de l'épave suivant une technique déjà employée pour le Kursk.



Claudine Ryckaert, *Les épines d'une vie*

288 pp.

[Apa-bel 74]

Echo : José Dosogne

Claudine découvre les ateliers d'écriture autobiographique et commence presque aussitôt à écrire "l'histoire de sa vie". Le titre, la préface et les onze premières pages éclairent son propos. "Les situations difficiles" finissent toujours par devenir "obsédantes" et trouvent Claudine "impuissante". Les livres représentent la sortie de secours idéale de sa "solitude morale". Ils sont des "amis qui la font rêver".

L'année 2001 représente un pic dramatique. Elle compte sur l'écriture pour trouver "une échappatoire et faire le point sur sa vie". Ses illusions l'ont "abandonnée". Le drame qui oppose ses parents nonagénaires synthétise les voies sans issue de sa part de vie familiale. De 1997 à 2003, le père jadis admiré manœuvre pour "chasser" de la maison sa femme, moins valide, et la placer dans un home, avec des grabataires. Les trois sœurs de Claudine (Julie, Alexandra, Elise) ne forment pas un front uni.

Il n'y a pas à conclure pour autant que Claudine n'a connu que "les épines de la vie". Entre les blessures, il existe des moments qui flamboient. Née en 1936 dans une famille modeste de la campagne française (en dépit d'une ascendance belge assez récente), Claudine parle très vite de la coexistence tendue avec la grand-mère, "une femme aigrie" chez qui elle vit avec les siens. Trop de choses tournent toujours autour de l'argent, des biens, des héritages. Sa mère est nerveuse, dépressive. A l'extérieur, sa tante et sa marraine ont ses préférences. Les jeux de l'enfance, la vie des champs, l'école primaire et la période de guerre elle-même sont sans problème. Cependant Claudine s'est déjà posé la question de son identité: "qui suis-je?" Elle précise que la religion lui a pesé très tôt.

Les années de pension au lycée constituent une épreuve. Son premier amour (Philippe) y apparaît, elle se marie par obligation (l'époque le veut ainsi) et Kate sera son unique enfant. Elle rate le bac et ne fera pas les études d'institutrice projetées. Philippe passe deux ans de service militaire au Maghreb, d'une traite, sans congé. Claudine travaille à la SNCF, à Paris. Kate est gardée par la famille, elles se voient le week-end. Son mari est libéré. Elle trouve un emploi plus proche, dans un centre de recherche. Ils habitent un HLM et achètent une voiture. Elle suit des cours. Son mari la trompe en 1965; elle éprouve la tentation (très brève) du suicide et quitte le domicile conjugal pendant un mois. Elle ne divorcera qu'en 1979. Entretemps, elle change de travail, et aborde les premiers ordinateurs. Elle suit à nouveau des cours et devient cadre. Ils construisent une maison, Claudine s'occupe de tout. Le couple voyage en France, puis à l'étranger, comme les autres Français. En 1969, elle entre à la Sécu et obtient sa mutation au village.

Son mari est aide-chimiste, moins ambitieux et combatif qu'elle. Leur parcours est celui d'un couple moyen, assujetti aux normes de l'époque et aux particularités de la France : longues distances, déplacements et mutations d'ordre professionnel, réussite liée au métier de Claudine. Le moment est venu de constater que Claudine se comporte mieux dans ce qu'elle réalise "comme un homme" (sa maison, et sa profession) que dans ses démêlés affectifs.

Son récit est organisé systématiquement selon la logique du calendrier, date par date, étape après étape, avec des chapitres, des sous-divisions, des titres. L'écriture est



claire, sans fioritures ni digressions. Elle cherche à dire tout dans l'idée d'explorer tout. Les événements mis bout à bout alternent avec les moments de ressenti. Dans l'expression de ses sentiments, le langage est tonique lorsque les choses vont bien. Par contre "les situations difficiles" annoncées dans la préface la trouvent démunie, "triste, elle pleure, elle étouffe, elle déprime". Diserte et positive dans le domaine professionnel, elle panique sur le plan affectif. Sa loquacité reste constante dans les controverses, mais elle livre un constat clinique, souvent détaillé, sans aborder l'introspection.

"Tu voudrais que les autres soient comme toi. Je voudrais que les autres soient comme moi". Son besoin de reconnaissance est évident. Sa fragilité et ses blocages mettent en évidence sa "lutte solitaire". Elle a connu trop de débats depuis trop longtemps. Sa nostalgie se révèle partout : l'unanimité, le consensus et l'empathie lui manquent. Au sein de la fratrie (elles sont quatre filles), la connivence et la complicité ne sont pas toujours au rendez-vous.

Nous n'avons pas à émettre de jugement. Tout au plus pouvons-nous formuler certaines questions. Claudine est-elle maladroite? Peu portée au compromis? Les références familiales, si répétitives, ne l'étouffent-elle pas? Songe-t-elle à prendre quelque distance? A-t-elle pensé à se libérer de ce qui ressemble à une emprise excessive?

Devenue chef de service, mutée à Paris, condamnée à de multiples déplacements, elle découvre la psychologie... au travail. Elle rappelle alors sa "solitude affective". Une rencontre la conduit à un double divorce: celui de Yves et le sien. Ils se marient cinq ans plus tard, en 1984. Leurs entreprises sont distantes de 150 km. Ils achètent un appartement dans la capitale. Yves y est monté en 1992. Claudine a été promue à nouveau entretemps. Le nouveau logement nécessite de gros travaux, avec un endettement important, et des ennuis techniques dans l'immeuble lui-même. Elle prend ces problèmes en charge, avec une constante maîtrise.

Pendant longtemps, le fils de Yves (Tom) va de séjour psychiatrique en séjour psychiatrique. Par ailleurs, Kate a épousé Yan, médecin comme elle. Ils sont bien insérés dans leur époque.

Claudine, clairement valorisée par son parcours professionnel, introduit dans son texte, de façon surprenante, un nombre important de pages sur le travail informatique qu'elle a mené à bien au long des années, en fonction de ses cours, de ses promotions et des changements successifs de la technique.

Les années 2000 sont dérangeantes : partage inégal des biens du vivant des parents, trois cancers du sein chez les trois sœurs en 2001, fin de vie mouvementée des parents nonagénaires, malaise avec Yves en 2003 à cause de Tom.

Claudine prend sa retraite en 1996, dix ans avant son mari plus jeune qu'elle. De 1997 à 2004 (mort de son père), elle est absorbée par les dégâts familiaux décrits au début de son tapuscrit, qui se termine sur le même débat, encore compliqué par un testament complémentaire. En écrivant, elle semble avoir voulu tout recenser de sa vie, en donnant souvent l'impression de s'appesantir sur des plaies non guéries, sans qu'il soit possible de comprendre quelle était la réalité, ou qui avait raison dans les conflits. Les imprécisions et les exagérations représentent la limite et la liberté qui accompagnent tout texte autobiographique.



Marie José Langlet-Luyckx, *Ma vie au Congo*.

275 pp.

[Apa-Bel 81]

Echo : José Dosogne, Francine Meurice

Afin de mieux comprendre quelle a été notre intention en tant que rédacteurs de l'écho de lecture de *Ma vie au Congo* de Marie José Langlet-Luyckx, nous voudrions faire deux remarques préliminaires. La première est inhérente à la structure du texte de Marie José Langlet-Luyckx qui est composé d'un récit autobiographique enclavé dans un certain nombre d'emprunts à la littérature coloniale historique – 5 pages d'introduction et 32 pages en annexes encadrent l'autobiographie proprement dite, elle-même parsemée de citations en italique non référencées. Ce discours adjoint, dont l'attribution n'est donc pas clairement identifiable, est présenté comme un préalable au propos de l'autobiographe et pose la colonie comme le rêve d'une expansion qui manque à la Belgique pour pouvoir figurer au rang des nations. La seconde remarque concerne la position de rédaction de l'écho de lecture. L'ambiguïté de la paternité des textes ajoutés, taisant la polémique dans laquelle ils étaient historiquement insérés, a conduit tout naturellement les échetiers à confronter ce dépôt à d'autres dépôts du fonds de l'Apa-Bel traitant des mêmes sujets⁴ afin d'échapper à cette « diplomatie du silence » qui, à l'époque du récit de Marie José Langlet-Luyckx, a si bien abusé autant les belges continentaux que les coloniaux. Il fallait donc, pour comprendre l'intention de ces adjonctions dans le récit autobiographique, redessiner les thèmes des discours tenus en ce temps-là. Les colons et la population belge étaient-ils au courant de l'imminence de l'indépendance ? Le paradoxe entre les deux attitudes celle de 1954, qui voyait le flux des capitaux s'inverser en faisant sortir davantage de fonds du Congo qu'il n'y entraient d'investissements, et celle de 1958, où il était encore fait appel à de nouveaux colons, était-il facile à percevoir ? Savait-on assez que le colonat avait pesé sur le gouvernement belge, dans la période qui a précédé 1960, pour résister aux mouvements d'indépendance ? L'écho de lecture remet donc le récit de vie dans l'ambiance puisque le texte ne le fait pas. Le travail des échetiers, dans ce cas, a été de reconstruire un contexte auquel il est fait allusion dans l'autobiographie mais qui n'est pas décrit puisque l'autobiographe donne la préférence à l'adjonction de textes surannés relatifs aux deux premiers rois de la Belgique. Le souci de Marie José Langlet-Luyckx de défendre sa période de vie au Congo avec son époux, à travers ces textes anonymes, laisse donc une impression de partialité que la perte de leurs investissements de travailleurs indépendants peut expliquer. Un changement de langage caractéristique intervient d'ailleurs dans le récit, au moment où l'intéressée cesse d'être la femme d'un Territorial pour devenir celle d'un colon : elle n'a pas changé d'homme mais de statut. Raoul Langlet, formé en internat à Anvers, où les élèves étaient revêtus d'un uniforme, se destinait à une carrière publique, au service de la communauté. Devenu colon, il se transformait en indépendant, c'est-à-dire en entrepreneur privé, installé sur des terres concédées, et qui gérait ses propres affaires commerciales, en travaillant à son compte. Le point de vue et l'objectif étaient donc tout à fait différents. La façon de s'exprimer de l'autobiographe témoigne de ce changement.

⁴ José Dosogne (2008), *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos*.

Jean Van Lierde (2003), *Éléments autobiographiques*.

Il faut noter, et c'est un argument supplémentaire en faveur de cette méthodologie de la lecture en intertextualité des dépôts du fonds, que Marie José Langlet-Luyckx cite elle-même Jean Van Lierde, dans son rôle de modérateur lors de la lecture du discours de Lumumba, révélant ainsi indirectement les enjeux polémiques de son propos.



Le récit de vie de Marie José Langlet-Luyckx s'inscrit dans l'activité d'un atelier d'écriture, *Âges et transmission*. Elle désire laisser un témoignage de l'œuvre coloniale à laquelle son mari et elle ont participé durant leur séjour au Congo de 1946 à 1960. Son mari, Raoul est diplômé de l'école coloniale d'Anvers, il part avant elle et fait les premières découvertes de ce Congo dont aucun partant ne savait vraiment ce qui l'attendait. Elle suit elle-même une courte formation coloniale⁵ avant de le rejoindre cinq mois plus tard en même temps que d'autres qui constituent la relève d'après guerre –« vous reviendrez vite dégoûtée ! » lui avait-on dit...

Le récit de Marie José Langlet-Luyckx est systématique, découpé en chapitres. Elle y insère les lettres de son mari, parti quelques mois à l'avance comme le voulait le Ministère des colonies, ainsi que des extraits du journaliste Jean Kestergat et le journal écrit par son époux lors d'un retour au Congo 20 ans après. Son texte abonde en détails de la vie quotidienne éloquentes pour des lecteurs ayant vécu au Congo. En même temps, des thèmes convenus révèlent un écran entre son regard et la réalité des choses – écran sans doute constitué par les formations reçues (Anvers et le Ministère) et l'expérience de Raoul qui l'a précédée. Si elle fait allusion aux « ménagères »⁶, les concubines congolaises des célibataires qui ne sont d'ailleurs jamais invités par les couples, elle n'établit pas de lien avec le fait que le gouvernement belge avait fait des économies auparavant en n'encourageant pas le départ des épouses dont il craignait en outre qu'elles soient dévalorisées par les conditions de la vie coloniale⁷.

Son texte évoque également quelques détails qu'on lui a rapportés sur l'effort de guerre et le retour des exactions anciennes. De manière générale, Marie José ne cache pas ses enthousiasmes, ses désarrois, ses frayeurs et parfois son cafard. Souvent prise de panique, elle n'acceptera pas que son mari fasse un second terme dans la Territoriale, ce qui les obligeait à se déplacer continuellement dans une région de savane d'accès très difficile. Mais après un congé en Belgique, ils reviendront au Congo, lui comme agent dans une huilerie et elle créant des conditions de confort plus acceptables (potager, poulailler, pigeonnier, tennis). Le couple ne sera donc plus itinérant. Il y aura un troisième terme durant lequel ils sont indépendants, cumulant une scierie, une concession forestière, des magasins pour noirs. La proximité de la ville de Kikwit ajoute avantages et plaisirs à leur quotidien. C'est là, durant le terme suivant et après la naissance de leurs deux enfants, que Marie José s'émancipe en y ouvrant un magasin. Pourtant, c'est alors que les ennuis commencent. En 1955 ce sont les premiers incidents et en 1958, comme beaucoup d'autres colons, ils se résignent au pire tout en n'admettant pas la politique de Bruxelles. En 1960 tout capote, ils fuient en abandonnant leurs biens. Après l'indépendance, naît en Belgique, un troisième enfant avec lequel ils feront un pèlerinage 20 ans plus tard, en 1979. Ils découvrent alors, surtout à Kinshasa, « *le règne de l'abandon, de la pagaille et du matabiche* ». Leurs propriétés du Kwango sont dévastées.

Ce retour, vingt ans après, confirme l'impression que donne l'autobiographie, écrite en 2006, de vouloir écrire ce qui n'a pas été entendu à l'époque. En exergue de son manuscrit, Marie José Langlet-Luyckx note : « *L'histoire n'existe que dans la mémoire*

⁵ Conseils, recettes, hygiène, précautions, préparatifs.

⁶ Pp.115, 116

⁷ Voir pour l'histoire de la sexualité des colons, un autre dépôt du fonds de l'Apa-Bel : José Dosogne (2008), *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos*, pp.23, 24,25. L'auteur y montre les liens entre « les relations privées de l'intime des colons et la situation des partenaires dans la sphère publique ».



de ceux qui l'ont connue » réaffirmant ainsi le leitmotiv de la discordance entre Bruxelles et la Colonie. Cependant, si on peut la suivre dans sa nostalgie, celle de sa vie de couple au Congo, il convient, comme nous le disions dans notre avertissement, de montrer comment et dans quelles perspectives son témoignage rejoint des questions qui sont posées par ailleurs :

Le kimbanguisme vu par l'auteur comme un mouvement de provocation suffisamment dangereux pour les pousser, elle et son mari, à quitter la région de Pierre Mulele est au contraire, pour des pacifistes tels que Jean Van Lierde⁸, la manifestation d'une résistance non-violente.

Le syndicaliste noir de *Ma vie au Congo*, vu comme un agitateur des travailleurs tenant meeting pendant le temps de travail, se superpose à l'image diabolisée d'un Lumumba « anti-belge », alors que celui-ci, selon les écrits de Van Lierde dans *La commission d'enquête parlementaire du 11/06/2001 chargée de déterminer les circonstances exactes de l'assassinat de Patrice Lumumba*, a souhaité jusqu'au bout maintenir la présence de nos compatriotes au Congo en raison de l'originalité de sa position panafricaine et de son inscription dans les réseaux de solidarité internationale.

Le même Lumumba n'a pas été emprisonné à l'époque de la conférence d'Accra en 1958 comme Marie José Langlet-Luyckx le pense⁹, mais en 1955 et avant la Table ronde belgo-congolaise de Bruxelles de 1960 dont elle ne parle pas.

Quant à André Ryckmans, Marie José Langlet-Luyckx pose son assassinat comme le résultat d'un manque de clairvoyance, emblématique de l'absence d'écoute de la voix des colons, alors que la vraie question est celle de gérer les nouveaux rapports dans le cadre de l'indépendance. Jean Van Lierde fait une autre lecture du même événement en montrant que, même si on peut déplorer une telle mort, la responsabilité de la violence n'incombe pas aux partis congolais mais à la révolte imprévisible de la Force publique, ulcérée par le mépris constant du général Janssens¹⁰.

Le champ ouvert par ces questions est vaste. L'envisager dans le cadre d'une lecture apaisée belge ne faisant dialoguer que des autobiographies en restreint l'étendue et fait émerger des interprétations stimulantes. C'est en éclairant *Ma vie au Congo* par le procès-verbal curieusement autobiographique du témoignage de Van Lierde à la commission d'enquête parlementaire du 11/06/2001 d'une part, et par les chroniques personnelles de José Dosogne œuvrant systématiquement à la mise à jour du non-dit d'autre part, que l'écriture du moi nous interpelle. Cette lecture croisée entre trois autobiographies du fonds de l'Apa-Bel conduit à une conclusion éclairante : ce qui a été détruit avec l'assassinat de Lumumba, c'est finalement l'existence d'une solidarité internationale entre les intellectuels européens et africains dans la lutte pour l'autonomie des peuples. Ce combat commun qui existait dans les années cinquante a été peu étudié jusqu'à présent.

⁸ Dépôt Apa-Bel n°7. Jean Van Lierde, *Éléments autobiographiques*. Echo de lecture de F.Meurice, in *De temps en temps* n°1, 2003.

⁹ En comparant le texte de Marie José Langlet-Luyckx et celui de Jean Van Lierde dans *La commission d'enquête parlementaire du 11/06/2001 chargée de déterminer les circonstances exactes de l'assassinat de Patrice Lumumba ...*, il faut d'ailleurs ajouter une autre rectification : lors de la conférence d'Accra, Kasavubu n'était pas présent aux côtés de Lumumba, Diomi et Ngalula.

¹⁰ Pour cette question voir aussi José Dosogne (2008), *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos*.



Françoise Stevenot, *Intériorités*

111 pp.

[Apa-Bel 86]

Echo : Beatrice Barbalato

Ce dépôt est constitué du cahier intime et de la correspondance de Marcel Stevenot, suivi d'une lettre, de photos de la famille, d'un chapitre (copie de l'avant-propos du livre de Rémy, *Le 18^o jour. La tragédie de Léopold III, roi des Belges*, éd. France Empire, 1976), de la généalogie de la famille, et encore de photos, de documents, et de cartes géographiques militaires.

De la p. 85 à la p. 99 sont reportées des lettres de Martha, femme de Marcel. Il s'agit donc, aussi, d'une œuvre chorale, sur la période de la Seconde guerre mondiale.

«*J'aurais pu intituler ce livre : 'J'avais 20 ans en 1938' mais vu la profondeur de l'écriture de Marcel, j'ai préféré le titre Intériorités*». Toute la première page explique très clairement l'intention de Marie Françoise Stevenot : reprendre les écrits de son père (1936-1945) pour inciter à ne plus reproduire les mêmes erreurs de la guerre. La dernière phrase de la page introductive signale les destinataires de ce travail :

À vous tous, les petits-enfants de Marcel Stevenot et de Matha Militis. J'espère que le fait de pénétrer dans un univers si peu connu vous enrichira. Découvrons ensemble un peu le cœur de Marcel et de Martha ! Chut !

Tous ces témoignages terminent sur les mots de Marie-Françoise :

C'est à un homme grand que je rends hommage.

On ne pouvait qu'écrire sur un être exceptionnel.

J'espère que cette histoire restera dans les mémoires.

Bientôt, je me rendrai en Autriche, à Grosriedenthal !

Intériorités est un grand travail de reconstruction de Marie-Françoise Stevenot du puzzle familial. Un travail qui fait dialoguer surtout les témoignages du front de son père Marcel avec les faits historiques et le contexte familial.

Qui parle dans cette œuvre ? Qui nous devons écouter ? En fait, nous sommes en face à deux voix : la voix de Marcel et la voix de sa fille Marie-Françoise, qui a rédigé ce texte. Deux voix très différentes pour plusieurs raisons : l'âge de ceux qui écrivent : Marcel est un jeune homme à l'époque des événements narrés ; Marie-Françoise est une femme adulte, qui se préoccupe de la transmission de ce témoignage. Il y a un décalage donc entre les pensées de ce jeune homme et les commentaires de sa fille Marie-Françoise, dû aux intentions, aux destinataires de ces messages, au style aussi.

Les annotations, les réflexions, les rêveries, les poèmes de Marcel renvoient à des souvenirs intimes, à un temps et un espace indéterminés, dans un certains sens. L'écriture est un instrument pour Marcel, pour mettre à feu des images, dans un esprit romantique, dans un sens très positif du terme. Sa vision de la vie est spirituelle même dans les circonstances tragiques de la guerre.

Cet esprit est très proche de la poésie, qui, par antonomase, n'a pas d'espace ni de temps.



Marcel :

Toujours, j'ai aimé le ciel pour son immensité, pour la pureté intense de son bleu où je trouvais comme un reflet idéal, de quelque chose de sublime qui charmait mes regards. Les crépuscules, surtout les crépuscules de septembre ont retenu mes yeux. Toutes les richesses de couleur s'y trouvent mêlées, le rouge pourpre comme le sang et le jaune ardent comme un grand champ de blé. Dans toute cette féerie, le soleil qui décline, semble hésiter un instant, et sombre brusquement derrière l'horizon entraînant la nuit qui estompe toute chose sous son voile sombre. Regarder, écrire toute chose c'était mon passe-temps, ma seule distraction.

[...]

Oh ! Martha ! Toi seule as compris l'être étrange qui hésitait devant toi. C'est pour cela que ce soir-là, tu avais les larmes aux yeux ».

(p. 21) Arlon 3/09/1938

Et à la page 38 :

Marcel :

Aujourd'hui, j'ai reçu le colis que tes mains ont préparé pour ton Marcel bien-aimé et mon cœur te remercie infiniment d'avoir parmi toutes les choses choisi les meilleures.

Je te remercie aussi pour le passe-montagne qui me préservera si bien quand il fera bien froid. Il paraîtra si chaud car il apportera ta tendresse à mon cœur...

Il était encore bien tard quand je suis rentré ce soir ! Je suis aussi fatigué que je dors debout !

En contrepoint Marie-Françoise écrit :

Vous avez vraiment été mis à rude épreuve. Il fallait que votre santé soit très bonne pour tenir le coup.

À Longlier le 28/03/40, *Marcel écrit* :

... Il ne faudra pas t'en faire, ma petite Fleur, si tu n'as pas de lettres demain, car nous allons à Neufchâteau et il faut s'installer. Ici, c'est un vrai chahut à qui criera le plus fort...

Et Marie-Françoise commente :

Je t'imagine toi, dans un coin, qui écris et les autres qui s'amuse et rigolent !

Les commentaires de Marie-Françoise ont le but soit de se créer un lien entre les pensées de son père et les siennes, soit de donner un cadre aux événements historiques mentionnés dans ce cahier. Il s'agit d'un acte de transmission pour que les petits enfants n'oublient pas l'histoire de leur grand-père, comme on a déjà dit, et surtout d'un acte d'amour de Marie-Françoise vers son père/Son Père. Les commentaires veulent faire mieux comprendre à des jeunes d'aujourd'hui une période très dure, qui permet aussi de mettre en valeur la notion de devoir, de respect, d'espoir et de spiritualité.

Il n'y a pas de doute que le fait de rythmer ponctuellement les expressions du cahier de Marcel par les commentaires de Marie-Françoise, change chez le lecteur l'interprétation de l'œuvre originale et un peu aussi la nature du message de Marcel Stevenot.



Anne Compos, *Les aventuriers de l'Aussie perdue*

123 pp.

[Apa-bel 92]

Écho : Jean Nicaise.

Aventuriers, les héros de ce récit le sont à coup sûr. Anne, la jeune Belge dont le lecteur ne connaît que le prénom, vit en région lyonnaise. En 1997, Silvère, son époux, est envoyé par sa firme française en Australie (d'où le titre), à Brisbane, dans le Queensland. Au bout de trois mois, Anne, 37 ans, le rejoint avec ses deux filles, Élodie, 5 ans et Audrey, 4 ans.

Le premier chapitre est intitulé « Si c'était un film, ce serait... ». Le récit qui ouvre la série s'appelle « Voyage au bout de l'Enfer ». Les ennuis commencent dès Roissy. Anne y apprend que ses bagages ne sont enregistrés que jusqu'à Sidney à 1000 km au sud de Brisbane. Alors commence le « Jour le plus long »... Un pareil vol jusqu'à l'autre bout du monde n'est pas de tout repos pour quiconque. Pour Anne ce n'est pas de repos du tout. Cela devient même souvent infernal avec deux « *petits anges* » se transformant parfois en démons. Elles refusent notamment de dormir ou dorment à tour de rôle. Maman doit donc rester éveillée. Elle angoisse, car elle craint de manquer de temps pour « *les formalités d'immigration, récupérer [les] bagages, passer la douane, enregistrer à nouveau les bagages et changer d'aéroport* ». Un premier transbordement doit déjà être fait à Singapour, avant Sidney !

Mais Anne est douée d'un caractère à toute épreuve et finit par arriver à Brisbane. La vie n'y sera pas drôle tous les jours, c'est le moins qu'on puisse dire. Le lecteur en connaîtra maints détails car Anne tient un journal-reportage à communiquer aux proches par Email « *en moyenne toutes les 2 à 4 semaines* ».

Le climat est franchement mauvais, mais la ville très verte et abondamment fleurie. Nous ne sommes pas loin du tropique du Capricorne : c'est la canicule en décembre dans cet hémisphère, avec de la pluie très fréquente. L'hiver, il arrive qu'il fasse froid. Or les logements, à cette latitude, ne sont pas équipés en chauffage et mal isolés. Celui de la petite famille est humide.

L'obstacle de la langue sera un problème non résolu au bout du séjour pour Anne, mais pas pour ses filles : à cet âge, l'apprentissage sur le tas avec les petits copains est rapide. La maman parle certes assez d'anglais pour se faire entendre, mais ne comprend pas les propos qu'on lui adresse avec l'accent du Queensland. Cela ne s'améliorera pas au bout de deux ans et demi, car, à l'exception des voisins charmants d'origine irlandaise, Peter et Sue, Anne ne va fréquenter assidûment que les Français rencontrés à l'Alliance Française et l'Union des Français à l'étranger, etc. Elle deviendra même la secrétaire de l'Association franco-australienne du coin. Même son médecin, Sophie, est Française.

En revanche, le supermarché ne propose aucun produit de goût français. Le « brie » australien (mais oui !) se sert sucré ! Anne donne tous les prix à ses correspondants en dollars australiens, à multiplier par 25 pour avoir les francs belges. Titre cinématographique de cette partie : « *Pour cent balles t'as plus rien.* »

Hors denrées alimentaires, il faut acheter une voiture d'occasion, car la ville et ses faubourgs sont très étendus. Le choix se porte sur une « *poubelle* » de marque Mitsubishi, 233.000 km au compteur ! Elle tombera en panne des dizaines de fois, avec approximativement même nombre d'interventions fort patientes et efficaces du Touring-Secours local où le couple a eu la prudence de cotiser dès le début !

Dans l'appartement dit meublé, le frigo fuit, le lave-linge ne lave pas, et « *le lave-vaisselle, c'est moi* », écrit Anne.

Je n'oublie pas l'installation du téléphone, de l'ordinateur et du modem ; ce n'est pas du gâteau non plus ! Tout cela en attendant le mobilier de France avec mise en



quarantaine à l'arrivée par crainte de maladies et insectes du bois. Je pense que l'Administration australienne doit être au top du hit parade des bureaucraties.

Parlons-en des insectes ! La chasse aux araignées très venimeuses, aux cafards, aux terribles moustiques n'arrête pas.

Alors c'est l'enfer ? Attendez, ce n'est pas fini ! Mais rassurez-vous toutes ces aventures sont narrées avec un humour communicatif qui fait penser au livre de l'Américaine Betty Macdonald, « *L'œuf et moi* », un classique du genre et best-seller mondial.

Les correspondants belges et français devaient attendre avec impatience l'arrivée des *Email*. Nous avons sur eux l'avantage de pouvoir connaître sans délai, une suite souvent haletante : les bêtises des filles, les excursions risquées, les séjours à l'hôpital local, avec vocabulaire médical incompressible ; l'absence de sécurité sociale pour les résidents avec un visa provisoire. Et s'il n'y avait que cela dans la longue attente, semée de contretemps, d'un visa de résident permanent ! Seul il donne les mêmes droits que les autochtones, sauf le droit de vote.

Il y notamment l'école pour les petits anges-démons. Il faut d'abord en trouver une valable. Sans la délivrance du fameux sésame, elle est payante et l'enseignement y est assez bizarre. L'école maternelle (« kindergarten » là-bas) accueillait-elle les enfants tous les jours ? Vous rêvez, je crois : certains jours et à certaines heures, oui ! L'apprentissage de quelques éléments de lecture pour préparer l'entrée en primaire se réalise au rythme de l'escargot. Les filles, tantôt se plaisent bien (Élodie trouve même un amoureux), tantôt hurlent en tapant du pied pour ne pas quitter la maison.

Compensations pour le couple : les nombreuses réunions d'amis autour d'un BBQ, lisez « barbecue » ; dans les différents clubs d'expatriés, aux fêtes nationales ou autres. Il y a aussi parfois les repas dans des restaurants français, certains marqués « BYO », comprenez « Bring Your Own », c'est-à-dire apportez votre propre vin. Rares sont les endroits qui, vu son prix prohibitif, se procurent la licence appropriée pour détenir des boissons alcoolisées.

Aventuriers, ai-je dit en débutant. Je démontre. Pourquoi payer à fonds perdu le loyer de la maison qui a déjà remplacé l'appartement du début ? Le couple se met à la recherche d'une grande demeure avec jardin malgré la perspective d'un séjour de deux ans seulement et le poids du remboursement d'un prêt hypothécaire. L'épisode n'est pas triste non plus ; surtout, dès l'achat réalisé, l'installation d'une piscine. C'est indispensable car on transpire l'été, sous 37 degrés à l'ombre et un pourcentage incroyable d'humidité de l'air au point de provoquer des pannes de climatiseurs.

Toutefois, cette expérience n'est pas encore suffisante pour Anne et Silvère. Ils décident de se lancer dans diverses entreprises aussi risquées les unes que les autres. Silvère abandonne une partie de ses heures de prestation dans la société qui l'emploie, donc une partie de son salaire. Anne s'est mise en tête de créer une entreprise d'importation de produits français : foie gras, confit d'oie, etc. Jugez des démarches commerciales auprès de producteurs et des administrations franco-australiennes ! Le prix de revient est double du prix payé au départ : la marge sera réduite si l'on veut convaincre le chaland.

Quand les premières boîtes arrivent enfin, la firme de Silvère ferme boutique : le voilà chômeur ! Les réserves fondent, sur place, en France et en Belgique. Le couple va bientôt atteindre le fond de la caisse.

Alors, Silvère décide de chercher du boulot en Nouvelle-Calédonie. Il est ingénieur (et ingénieux !). Anne ne nous dit pas exactement quelles sont les cordes de son arc. Il trouve une belle situation à Nouméa. Six mois à l'essai avant que sa petite famille ne le rejoigne. Nouvelle expédition pleine d'imprévus pour Anne qui essaie de revendre à bon prix, la maison dotée d'une piscine, certes, mais avec un jardin démoli par les



épisodes rocambolesques de sa construction. Elle n'oublie pas de tout faire pour mettre ses filles à niveau de l'enseignement qui sera désormais le leur.

Quelle énergie, quel optimisme peut déployer cette jeune femme !

Après avoir vu comment survivre dans un pays anglophone lointain dont le lecteur apprend beaucoup, nous attendrons à l'APA le récit de la nouvelle vie dans une ambiance française retrouvée.



Olga T., *Lettres du sana*

37 feuillets

[Apa-bel 101]

Echo : Maryse Gattegno

Il s'agit d'un ensemble de lettres manuscrites (sauf une, dactylographiée) adressées par Olga T. à son amie Simone Bellière (la déposante), dite Mounette, âgée alors de 26 ans. Le titre indique clairement l'intérêt documentaire de cette correspondance : thérapie de la tuberculose au milieu du siècle dernier. Mais cette lecture nous montre également l'impact de cette maladie – très lourde à l'époque – sur la vie d'Olga et sur leurs liens amicaux, distendus par l'enfermement au sana.

Les deux premières lettres concernent "la vie ordinaire" : en l'absence de Simone, en vacances, Olga "couvre l'actualité" de leur groupe d'amis : son ennui, seule sur les courts de tennis, mais aussi un week-end de camping dans la vallée de la Lesse "où chacun s'est fort amusé". Reportage par le menu, alerte et parfois humoristique.

Et puis, brusque changement de situation : trois mois plus tard, dans la troisième longue lettre du 26 novembre 1952 – signée avec humour "ex-future secrétaire" à l'Institut Bordet – Olga raconte son arrivée à "17 h 30 au sana universitaire d'Eupen", "tout en haut de la ville" "et son installation "au poulailler" (moitié du 2^{ème} étage réservé à une douzaine de jeunes filles). Elle y partage la chambre d'une malade qui l'initie à sa nouvelle vie, fume sans retenue et irrite Olga par la médiocrité de la station radio qu'elle écoute abondamment. Aussitôt, mise au lit, prise de température (c'est le marqueur quotidien important) : la cure de repos commence sans délai, confirmée le lendemain par le médecin : prescription du régime n° 1 (on risque l'exclusion à se lever sans autorisation) et, hormis le courrier et les visites, pas la moindre activité possible, afin de "reconstituer l'organisme épuisé". Récit sans apitoiement : une mise à distance, presque un déni "je n'ai plus de larmes, il ne me reste du liquide que dans mes poumons". Les fêtes traditionnelles réveillent parfois clandestinement le quotidien (Noël, Ste-Catherine) ainsi que l'arrivée de nouveaux malades, toujours attendue avec curiosité.

Le corps médical comprend le Dr Henry, "patron bougon", chef du service, son assistant stagiaire, "bel éphèbe à cheveux blonds", le Dr Weerts et l'infirmière qui s'appelle Bayard.

Au rythme du courrier, Mounette suit la longue attente d'une amélioration qui tarde à venir malgré les semaines de repos et les tubages fréquents : au contraire, une certaine aggravation se traduit dans la perte de poids – "quelle ligne je vais avoir", ironise Olga – et dans l'augmentation des cavernes. Pointe alors le découragement tandis que s'installe une manière d'indifférence "sauf en ce qui concerne la maison" et le détail des soins. Pose d'un pneumothorax bilatéral, début 1953, qui échouera partiellement et conduit à la décision d'opérer : ablation du poumon droit.

Le moral d'Olga restera fluctuant au gré des résultats d'exams, du courrier ou des visites ou même d'un bienheureux séjour à l'hôpital de Liège (novembre 53) : "C'est pourtant une liberté chèrement payée".

Pour le meilleur, on note une acclimatation progressive (janvier 53) à cette vie recluse, soutenue quotidiennement par une solidarité de la maladie : consolation aux autres malades, discussion "avec deux nouveaux sympas" entre autres.



Demeure aussi une grande réceptivité à la beauté de la nature' : l'été "c'est vraiment fort agréable la vie ici lorsqu'il fait beau" et l'hiver crée l'émerveillement de la neige autour du sana. Elle dit en octobre 53 "faire preuve d'objectivité remarquable tout en conservant un cœur joyeux et un esprit serein".

Mais parallèlement intervient une inévitable distanciation "avec les gens ordinaires" : l'immobilisme imposé par le sana triomphe peu à peu du mouvement de la vie à l'extérieur. "J'ai tant besoin de courrier, pourquoi n'écrivent-ils pas ?" A l'exception de Mounette, bien sûr. Mais il lui arriva de tarder un peu à donner des nouvelles lors de son déménagement et Olga de lui confier "je me sens plus orpheline que jamais..." La relation vacille parfois "malgré la décision de ne plus s'écrire on renoue le fil par moments". C'est qu'on sent l'affection d'Olga bien vive ("Mounette, tu es un amour"), faite aussi d'admiration ("Mounette, tu es un génie" lors de sa réussite aux examens, de confiance et de confidences (sa peur bleue de l'ablation programmée du poumon). Sans oublier sa sincère sollicitude ("tu ne vas tout de même pas partir au ski avec 38°5"), mais surtout sa grande joie à l'annonce de la future maternité de son amie.

La dernière des lettres du sana (19 février 1954, soit au terme de 18 mois sur l'ensemble) est la plus affligeante : Olga dit souffrir maintenant des yeux depuis trois semaines, devoir porter des lunettes noires et "ne plus pouvoir rien faire" dans l'attente d'un spécialiste. Situation douloureuse pour cette toute jeune femme, d'environ 24 ans.

Simone Bellière, dans sa lettre de présentation précise de quelle façon brutale et définitive leur amitié et leur correspondance prirent alors fin en ce début d'année : la raison n'en fut jamais élucidée. Toute trace d'Olga quasiment effacée. Des rumeurs ont dit qu'elle a survécu.

Il reste dans ces lettres au papier et à l'écriture si variés, la lumière d'une amitié-météore qui, jaillie d'une heureuse rencontre lors d'un séjour de sport d'hiver, s'est progressivement assombrie sous l'effet de cette grave maladie. Reste aussi, et je cite Simone Bellière : *"le témoignage d'une médecine révolue et de soins hospitaliers qui nous semblent aujourd'hui d'un autre âge !"*



Michel Thomasset, *Histoire de ma femme*

7 pp.

[Apa-bel 102]

Écho : Jean Nicaise

Le texte, tel un rapport de détective privé, se compose de paragraphes soigneusement datés.

L'héroïne du récit, Brigitte, est née en 1933, « *des œuvres du fils de la maison et de Christel Hanky(...) en Prusse orientale* ». Cette maison est celle de la famille Uffhausen où Christel était employée. Accouchement « *en cachette loin de la Prusse orientale* ». Les Uffhausen refusent de reconnaître Brigitte.

Au bout de deux ans, la « *filie-mère* » montrée du doigt dans un environnement ultra-catholique (« *plus catholique que le pape* » écrit l'auteur) est confiée à sa sœur Maria qui « *accepte à contrecœur* », moyennant finances ! Brigitte l'appellera Frau Mama ; elle est mariée et mère d'un fils, né en 1929. En 1936, Christel se marie dans la région de Karlsruhe ; le couple aura deux fils. Peu après leur mariage, ils rendent visite à Brigitte, chez Maria et « *on lui impose d'appeler cette visiteuse 'Tante Christel'* ». « *Heureusement que tu n'es pas ma fille, la phrase que Brigitte se souvient avoir entendue le plus souvent dans son enfance* ». En 1942, Maria et la famille déménagent à Cologne. Brigitte passe quelques jours de vacances à Karlsruhe chez *tante Christel* qui se garde bien de dire qu'elle est sa vraie mère. Elle la conduit à la gare de la ville où, à près de neuf ans, elle passe la nuit seule, dans la Bahnhof Mission, « *avec une pancarte accrochée au cou mentionnant son adresse à Cologne.* » Cette nuit-là un bombardement américain détruit Karlsruhe, sauf la gare. La maison de « *Tante Christel* » est rasée et toute la famille tuée excepté la génitrice de Brigitte. Mais elle a perdu l'usage de ses jambes.

1945, l'Allemagne capitule. Brigitte sera ballottée dans plusieurs infâmes orphelinats dirigés par des « *chères bonnes sœurs de la Charité* », sans cœur et coutumières de châtimements sadiques. Elles la dégoûtent définitivement de la religion ; puis placée par une tante dans plusieurs emplois ingrats qu'elle quitte plus ou moins rapidement. Cette tante aurait voulu l'adopter, mais ce n'était pas permis parce qu'elle était célibataire. Elle lui a révélé le vrai nom de sa mère. Jamais découragée, Brigitte entreprend des études d'infirmière qui l'amènent à faire des journées de travail de 14 heures. Diplôme acquis, elle envisage de pouvoir soigner sa mère qui survit en chaise roulante ! Mais une tante qui remplit ce rôle à Baden-Baden, l'en empêche en évoquant « *le "scandale" que provoquerait le parachutage d'un enfant de l'amour dans la famille* » ! Parfois, l'auteur écrit « *Impossible ici de tout raconter* » ou « *Je passe encore sur des détails sordides qui à eux seuls pourraient remplir un volume* » Que dire de la tâche de l'échotier qui dispose de quelques lignes pour résumer...

J'en viens donc directement au dénouement. Après moult aventures plus pénibles les unes que les autres, après plusieurs opérations qui lui font frôler la mort, Brigitte, se rend au Canada. C'est là qu'elle rencontre Michel, l'auteur de ce récit. Ils se marient puis rentrent en Europe. Brigitte rend encore visite à sa mère. Avant de mourir, elle a griffonné un nom sur un bout de papier. En 2001, son mari lui demande de le « *laisser chercher sur internet ce nom (...) "UFFHAUSEN"* ». C'est ainsi qu'il découvre la famille biologique de Brigitte. Son demi-frère Dietrich enseigne à l'Université de Tübingen. C'est une sommité mondiale pour ses recherches sur le poète Hölderlin « *en fait il est la "référence" sur ce sujet* ». Le récit que je résume ici est celui que



l'auteur lui a envoyé. *Il [Dietrich] a accepté de voir sa demi-sœur, la première fois le 11 septembre 2001, le jour de l'attaque suicide sur les "twin towers" à New-York ».*

Cette douloureuse saga est un compte-rendu, dépouillé, du sort extraordinaire d'une femme douée d'un désir phénoménal de s'en sortir, mais longtemps privée d'amour. Il n'exprime aucune affectivité, aucune émotivité avant la dernière phrase : « *Un jour elle leva les yeux sur moi et me dit : "quand je suis venue dans tes bras la première fois, j'étais comme un bateau qui rentre au port..." cela reste à ce jour sa seule et unique crise de romantisme... »*



Paul Algoet, *Rédactions, Devoirs de vacances, Lettres à l'ami Jan, Encore des devoirs de vacances*

[Apa-bel 111/1,2]	<i>Rédactions I, II</i> , 42 et 38 pp.
[Apa-bel 112/1 à 4]	<i>Devoirs de vacances I, II, III, IV</i> , 11, 32, 23 et 12 pp.
[Apa-bel 113]	<i>Lettres à l'ami Jan</i> , 25 pp.
[Apa-bel 115]	<i>Encore des Devoirs de Vacances (suite)</i> , 19 pp.
	<i>Echo : Philippe Moulart</i>

Avant la lecture des *Rédactions* et des *Devoirs de Vacances*, il est souhaitable que le lecteur prenne connaissance du document du 19 septembre 2007 de Monsieur Paul Algoet intitulé « *Ami lecteur, permettez-moi de vous présenter ce texte* ». Par ailleurs l'auteur précise qu'il a « *cherché des présentations fictives pour un contenu correspondant à des souvenirs réels, et autant que possible à varier ces présentations* ». Enfin il serait également utile que le lecteur lise l'écho rédigé par M. Jean Nicaise dans notre numéro précédent de *De Temps en Temps* au sujet de cinq textes de l'auteur « *rédigés sur base de souvenirs et correspondant à des réalités mais manquant quelque peu de précision quant à la chronologie* ».

Rédactions et devoirs des vacances

Toutes les *Rédactions* et tous les *Devoirs de Vacances* de Paul Algoet sont « *sensés écrits à partir de 9 ans et par la suite* ». Pour la plupart, ces textes sont des descriptions très détaillées de situations vécues au cours de son adolescence, à savoir : des situations de famille, les cours à l'Athénée Royal d'Anvers, les visites chez ses grands-parents et d'autres membres de sa famille, la description de ses quartiers d'habitation et de ses déplacements à Anvers, Bruxelles, Roulers, Liège et d'autres lieux.

Les phrases sont très simples et courtes. Elles correspondent bien à un texte écrit par un enfant de son âge au cours de son enseignement secondaire. Le style est clair. Malheureusement aucune date n'est mentionnée et cette situation ne permet pas au lecteur de se faire une idée précise de l'évolution dans le temps des nombreuses situations vécues.

Toutefois il convient de savoir que de nombreuses situations décrites dans les *Rédactions* et les *Devoirs de Vacances* sont également reprises dans certains textes de l'autobiographie de Paul Algoet dont l'écho de M. Jean Nicaise illustre parfaitement le contexte. Parmi ces textes, il convient de citer particulièrement *Mon enfance et mon adolescence à Anvers, avenue Cruys* et *Mon adolescence avenue Cruys* et à l'Athénée Royal d'Anvers.

Devoir de géographie

Parmi les *Devoirs de Vacances* figure un intéressant dossier de 12 pp. format A4, intitulé *Voyage d'Anvers à Pé-Ping - Etat du monde*. La description du voyage proprement dit ne comprend que deux pages mentionnant les territoires situés par le travers tribord ou bâbord du navire au cours du voyage maritime ainsi que les différents caps suivis au cours de ce voyage.

Les dix pages suivantes sont de très belles photocopies en couleur de cartes de géographie extraites d'un album de géographie édité en 1932. L'examen des cartes de cette époque se révèle très intéressant.



Lettres à l'ami Jan

Ce dossier se compose de dix lettres écrites à « *Beste Jan* » son ami, fictif, habitant Roulers, ville où son grand-père et parrain était chef de gare.

Les neuf premières lettres, écrites d'Anvers, couvrent la période comprise entre le mois d'août 1934 et le mois de juillet 1936, c'est-à-dire son passage du cycle d'enseignement primaire au cycle secondaire à l'Athénée Royal d'Anvers. Ces lettres constituent une description très intéressante des activités de l'auteur au cours des années 1935 et 1936.

La dixième et dernière lettre est datée du 31 décembre 1950 et envoyée de Bruxelles. Cette lettre résume la période vécue par l'auteur à l'Athénée Royal d'Anvers et à l'Université Libre de Bruxelles. Elle mentionne ensuite son travail aux « Transports Urbains Bruxellois » et son installation dans une maison située à Ixelles. Paul Algoet décrit également dans cette lettre son périple en France en 1940 et la vie qui s'est lentement normalisée depuis 1944.

Le style de ces lettres est naturellement tout différent du style adopté pour les *Rédactions* et les *Devoirs de vacances*. Ces lettres sont très bien rédigées et les sujets traités sont très illustratifs et complémentaires de l'autobiographie proprement dite de Paul Algoet.



Jean-Pierre Lorand, *Au 101 rue du Louât*

78 pp. format A5

[Apa-Bel 116]

Echo : Simone Bellière

Le titre de ce récit autobiographique – tapuscrit tiré à 50 exemplaires à compte propre – suggère l'identification de l'auteur avec « l'espace social » où s'est développée sa personnalité généreuse, curieuse des autres, intégrée avec bonheur à la vie communautaire de la région.

La première partie du récit retrace les moments inoubliables de l'enfance. Né à Farciennes en 1951, Jean-Pierre Lorand vit avec ses grands-parents dans la maison bien-aimée. La photo-couleur de couverture du tapuscrit montre une porte bleu outremer dont les reliefs sculptés sont rehaussés d'une fine ligne rouge ; les briques de façade sont soigneusement rejointoyées; les marches de l'entrée sont en pierre bleue. Au-delà, il y a le jardin. (p.7) « *Dans la cour se dressait un pêcher entouré de rosiers et de fleurs de toutes sortes : murets, muguets, tulipes, jonquilles, pensées, St-Joseph. Une clématite était suspendue au-dessus de la petite barrière donnant accès aux granges. En dessous des corniches pendaient des cages qui abritaient canaris, pinsons, chardonnerets, tarins (...) dans la grande cour, il y avait un noyer centenaire. Une niche avec Mascotte, ma chienne adorée. Je sens encore son odeur, son poil noir et le contour de ses yeux bruns...* » Le lecteur peut imaginer l'enfant, le jeune garçon qui ouvre cette porte, traverse les pièces de séjour, se dirige vers le jardin, les prairies, les bois qui prolongent la maison. C'est son terrain de jeux où il retrouve ses copains.

Cependant, c'est un paysage de terrils, terrains vagues, corons qui s'étend autour du 101, rue du Louât. Un paysage qui dans le subconscient collectif s'apparente davantage aux films de Manu Bonmariage qu'à la vision idyllique de Jean-Pierre Lorand. Au scénario misérabiliste s'est substitué un jardin enchanté, définitivement imprimé dans sa mémoire. Mais le site champêtre n'échappe pas à l'urbanisation contemporaine. Il en parle avec nostalgie : (p.16) « *Un beau jour la Commune décida de racheter tous les terrains situés à partir de la prairie de grand-père. Pour une bouchée de pain. On l'a par la suite transformée en une cité d'habitations. Mon bois fut amputé de moitié pour faire place à la route de la basse Sambre (...) On n'entend plus les alouettes monter au ciel. On ne voit plus les hirondelles tracer leur va et vient devant les porches des granges. On n'entend plus les coqs chanter* »

Après l'école primaire qui ne lui laisse que des bons souvenirs, le parcours scolaire s'avère décevant pour l'adolescent qui sent naître en lui une vocation artistique et créative. Elève à l'école des Frères, il choisit la voie de l'apostolat qu'il prépare à Malonne. Comme il n'est pas jugé apte à poursuivre ses Humanités, ses parents l'inscrivent à l'Université du Travail en section Electricité. Tout lui déplaît dans cette formation : (p.21) « *J'ai passé trois années dans cette galère (...) je ne supportais pas cette école. C'était trop impersonnel pour moi. (...) Je sentais en moi le besoin de m'exprimer aux autres.* » Lorsque le choix d'une profession s'est imposé, et malgré les objections de son père, il décide que, comme lui, il serait coiffeur. Pendant trois ans il subira une formation exigeante. A l'issue de cette période d'apprentissage, il sait qu'il a trouvé la voie qui allie le plaisir créatif, l'indépendance financière et la liberté. Lorsqu'il fait son service militaire, à Coxyde et en Allemagne, sa profession, mais surtout son aptitude à créer des ambiances amicales, lui permettent de



s'intégrer avec facilité dans toutes les strates de la hiérarchie conventionnelle de l'armée.

Pendant ses loisirs, il participe aux bals du samedi soir dans l'estaminet tenu par sa mère. Il joue du tambourin, les petites percussions, chante, anime les soirées dansantes. Ensuite, ses activités culturelles et artistiques se développent. Il fait partie d'une troupe théâtrale qui parcourt la région en présentant des spectacles de variété. Plus tard, il écrira des pièces et des sketches en dialecte wallon ; il sera tour à tour metteur en scène, acteur, compositeur, chanteur. Il aime la vie, la fête, la musique, les autres, tous ceux qu'il a croisé dans son enfance, dans sa jeunesse, au rythme de ses différents parcours professionnels ou touristiques. Il cite tous les noms dont il se souvient, comme si de les écrire dans son autobiographie les fixait pour toujours à ses côtés. Si Jean-Pierre Lorand se montre prolix quant aux rencontres et incidents de sa vie professionnelle, il est par contre très discret quant à sa vie sentimentale et affective. Il évoque brièvement ses relations avec une jeune italienne. Il nous apprend incidemment qu'il est marié et qu'il a une fille. C'est en fonction de sa grand-mère, qu'il chérissait plus que tout au monde, qu'il évoque Cindy, sa fille. Lors du décès de sa grand-mère il écrit : (p.41) « *Ma grand-mère décéda alors que la petite avait quatre ans. Elle a au moins connu sa petite-fille* ». Jean-Pierre Lorand est doublement affecté; non seulement par la perte de sa grand-mère mais aussi par la vente du 101, rue du Louât. Le paysage enfantin s'effrite, une période de sa vie se termine.

Mais une autre période commence, une période riche en amitiés et en activités diverses. Très intéressé par la vie sociale et professionnelle de sa région, il fait partie de nombreux mouvements associatifs dont il assume aussi bien les tâches administratives que les innovations socioculturelles. Il voyage beaucoup, participe à des salons de coiffure, séjourne pendant quelque temps en Italie, en Grèce, en Algérie, en Espagne, invité et accueilli partout. Il prend part à des spectacles télévisés, découvre le milieu de la télévision à Charleroi, Bruxelles, Paris ; côtoie quelques grands noms de la chanson. Il a des correspondants dans toutes les parties du monde, il écrit des poèmes, du théâtre wallon, il atteint un sommet qu'il n'avait osé imaginer. Mais il est lucide, il n'est qu'un artiste amateur qui restera toujours en marge des professionnels du spectacle. (p 48) « *N'ai-je pas rencontré la personne qu'il m'aurait fallu, au bon moment ?* » se demande-t-il avec regret.

Cette énergie conquérante sera progressivement entravée par des problèmes de santé. Trois opérations au pied, à quelques années d'intervalle, limitent sa mobilité. Il est seul, séparé de sa femme. Il devient dépressif, ne trouve plus son bonheur dans la multitude d'activités qui requerraient sa présence. Il décide de partir, quitter la région à laquelle il est viscéralement attaché pour s'installer en Espagne où il ouvre un nouveau salon de coiffure. Son adaptation est difficile mais les habitants sont chaleureux et, au rythme du calendrier des Saints, la Fête est permanente. Il s'insère dans cette culture étrangère et adopte un nouveau rythme de vie. Après quatre années passées dans l'arrière pays catalan, la nostalgie, plus puissante que le bonheur facile, l'incite au départ.

La fin du tapuscrit coïncide avec l'annonce de son retour à Farciennes. Jean-Pierre Lorand n'a alors que cinquante-quatre ans !



Robert Van Steene, *J'ai juste douze ans et c'est la guerre*

13 p.

[Apa-bel 119]

Echo de lecture : Simone Bellière

L'auteur se place en spectateur de la période qui s'étend de l'invasion de la Belgique à la Victoire alliée. Il nous propose une vision précise de ce que fut la vie quotidienne à Bruxelles, et incidemment, à Anvers.

Le 10 mai 1940 : Robert a 12 ans. Grimpé sur le toit, à cheval sur le faîte, il peut voir les bombes qui tombent, les avions qui bombardent la plaine d'aviation d'Evere. La grande aventure commence. (P.1) « *on ne va plus en classe et comme le mois de mai fut magnifique, vive la liberté et les jeux dans les terrains vagues* »¹¹, écrit-il. Très vite, la rumeur, les bobards mais aussi les ordres du Gouvernement qui incitent les jeunes gens à fuir l'avancée des Allemands, à évacuer vers la France par n'importe quel moyen. Son frère de 16 ans part en vélo vers Ostende puis vers Berck-Plage où il restera jusqu'à la capitulation. La famille de Robert ne prit pas la route de l'exode.

Après quelques mois de grandes vacances dans les terrains vagues du quartier, la vie avait repris, presque normalement, les collégiens étaient retournés en classe. Des quatre ans d'occupation, l'auteur a tout retenu, tout enregistré. Il décrit avec précision le malt torréfié qui tenait lieu de café, le pain foncé, « pas monté », les timbres de ravitaillement censés procurer du sucre, du lait, du beurre pour les enfants, la manne des harengs pêchés en mer du Nord et envoyés par un oncle. Le lecteur peut vivre le quotidien d'une famille bruxelloise. Les difficultés de ravitaillement prennent le pas sur toute autre préoccupation. Il décrit le centre bruxellois du Marché Noir, rue des Radis, près de la rue Blaes. Il se souvient des prix du pain blanc, des grains de café ! Tous les détails ont été mémorisés avec précision. Tout aussi précis, les aspects les plus triviaux de la vie courante sont également notés par le jeune garçon : absence d'eau chaude, absence de charbon, occultation, transports par tramway, véhicules utilitaires encombrés de leur gazogène.

Si la réaction des habitants face à l'occupant est rarement évoquée, l'auteur a néanmoins été concerné par des faits qui ont marqué sa jeune conscience. En 1943, il fréquente le Collège Saint-Pierre, à Uccle. Il se rappelle avoir vu des élèves de l'école communale qui portaient l'étoile jaune marquée Jude. Plus tard, il s'inscrit à l'Ecole d'Horlogerie, place de Londres, à Anvers, ce qui implique de longs déplacements quotidiens. (P. 3) « *le matin, souvent entre deux arrêts, les Allemands arrêtaient le tram, tout le monde devait se mettre face au mur, sur le trottoir, ils fouillaient chaque personne, parfois ils en retenaient (faux papier, juif non déclaré...)*. Il remarque que dans son collège catholique, à Anvers, aucun enfant ne portait l'étoile. S'il y avait eu des enfants juifs parmi eux, ils étaient probablement adoptés par des familles catholiques qui les protégeaient. A ce moment, pour Robert Van Steene, le signe le plus ressenti « politiquement » de l'occupation allemande fut l'interdiction, pour les Scouts, de porter l'uniforme. Mais progressivement, au fil du temps, la population se rendit compte que des gens disparaissaient, soit vers le maquis, soit déportés. L'horreur de ces déportations ne fut révélée que plus tard. Comme le rappelle l'auteur, (p. 1) « *pendant l'occupation nous n'avions aucun écho* ». Il se souvient du signe de ralliement : (V en morse) et des messages troublants diffusés par la T.S.F (Radio Paris ment, radio Paris ment, radio Paris est allemand) mais ne comprenait pas

¹¹ Robert Van Steene réside à Uccle



le sens des messages codés diffusés par la radio anglaise BBC, « La France libre parle aux Français ».

Etonnamment, l'auteur ne rapporte aucun commentaire sur le Débarquement du 6 juin. Il signale que le 4 septembre 1944, vers 17 h, les Anglais entrèrent dans Uccle. La guerre continuait cependant, les V1 et les V2 affolaient la population, les collabos étaient soumis à la haine publique. L'auteur évoque l'offensive des Ardennes en décembre 1944, tentant un ultime effort pour atteindre Anvers, (p. 7), « *tuant, brûlant sur leur passage et nous, ici à Bruxelles, on se demandait si on allait resubir leur présence* ».

Malgré la guerre qui se poursuit au-delà des frontières, malgré les V1 et les V2, la vie reprend ses droits. La famille Van Steene s'offre le plaisir de voir la mer, d'excursionner dans les Ardennes. Au cours d'un séjour à Ostende, Frans, son cousin, alors âgé de 16 ans, découvre dans une tranchée des munitions abandonnées par les Allemands (p. 8) « *Quel trésor ! Des boîtes de balles de fusil, des boîtes de détonateurs électriques* ». Dans la forêt de Soignes, avec d'autres garçons de son âge, il découvre des abris en tôle ondulée, installés par les troupes alliées pour y stocker des munitions, cachés à la vue des avions ennemis, loin des habitations pour éviter un désastre en cas d'explosion. (Cit. p. 8) « *Et nous, on se contentait d'ouvrir les caisses de munitions et de chiper ce qui nous intéressait !* ». L'auteur raconte les jeux dangereux auxquels leur groupe de jeunes garçons s'est livré avec ces trophées de guerre. Ces jeux guerriers connurent une apogée, après la libération, lorsqu'un petit producteur demanda des volontaires pour un film sur la Résistance. Jouer les maquisards, tirer avec des vrais fusils et des vraies balles, fut le comble de leur bonheur.

L'auteur termine son récit en s'adressant à ses enfants et petits-enfants pour qu'ils sachent que « *lui aussi avait été jeune et avait eu une vie pleine d'aventures* ».

P.S. Au cours d'une conversation téléphonique, ce 21 décembre 2008, l'auteur me dit regretter d'avoir omis de parler, dans son manuscrit, de ce qui l'avait le plus touché pendant les premiers jours de la guerre : il s'agit de la réquisition des chevaux par l'Armée Belge. Le paragraphe suivant a été rajouté avec son accord.

"Une cinquantaine de chevaux ont été réquisitionnés par l'armée et pour moi, ce fut le moment le plus dur. Ces chevaux ont été amenés par leur propriétaire à la place Communale d'Uccle où ils ont été marqués A.B. (Armée Belge) au fer rouge sur la cuisse. Les chevaux affolés hennissaient, se débattaient, s'échappaient en ruant. C'était terrible de voir ces beaux chevaux, tendrement aimés par leurs propriétaires, subir cette épreuve. Tout le monde pleurait en regardant cette scène brutale."



Margueriet Dewulf, *Une petite Margueriet qui aurait voulu être belle*

216 pp., illustré

[Apa-bel 122]

Écho : Jean Nicaise

Pourquoi « aurait voulu être belle » ? Avec son prénom insolite, « *clin d'œil de mon père Flamand jusqu'au fond de l'âme ?* » ou « *erreur administrative ?* », cette petite Wallonne, (pure Belge, dit-elle) est vraiment mignonne ; les photos en témoignent. Hélas ! elle est née, en 1944, sans péroné à la jambe gauche. Elle doit porter diverses prothèses jusqu'à la fin de sa croissance. Cette disgrâce, elle la supporte avec courage et l'espoir tenace qu'à 16 ans, une opération la rendra enfin belle de la tête aux pieds.

Elle est la cadette et la deuxième fille d'une fratrie de sept enfants et choyée par tous. Ses parents bons catholiques, mère adorée et père trop occupé, sont propriétaires d'un hôtel de trente-trois chambres qu'ils gèrent eux-mêmes, à Nonceveux-Remouchamps. Toute la famille parle flamand dans ce bourg francophone ! Alors, au retour d'un court séjour dans une famille nivelloise, elle refuse désormais de parler la langue paternelle au grand dam de son père.

Parents occupés, frères et sœur plus âgés, elle peut « *jouer à perdre haleine* », titre d'un chapitre. Elle court à travers bois, malgré son handicap : « *Longeant l'Amblève, je m'enfonçais parmi les herbes plus hautes que moi, côtoyant les marguerites, les épilobes, les boutons d'or, les roseaux, je sens encore leurs caresses sur mon visage (...)* Tout à coup, un retentissant 'Grietje', appel inquiet de ma mère me sortait de ma rêverie. Je revenais aussi vite que je pouvais, les bras chargés de fleurs pour me faire pardonner mon escapade. Je savais déjà que la nature me consolerait de tout. »

Et elle n'a pas manqué d'épreuves car sa vie sera une « chaîne d'abîmes et de cimes », pour reprendre une expression de Paul Valéry.

Un premier et horrible traumatisme a troublé une enfance heureuse. Il fait l'objet d'un chapitre intitulé « *La chose* »...

« *Comment narrer l'inénarrable, comment faire comprendre l'incompréhensible, comment transmettre ce vécu, là, sans choquer, sans tomber dans le vulgaire. Voilà pourquoi j'ai longtemps hésité avant de vous parler de la 'chose'. Je ne pouvais passer sous silence ce qui a pourri une partie de mon enfance et peut-être de ma vie de femme.* »

Un voyageur de passage, logé à l'hôtel, Monsieur H., l'attire un jour dans sa chambre et sort la « chose » de son pantalon. Il y aura une deuxième fois, avec attouchements, mais « *heureusement*, dit-elle, *la chose ne m'a pas violentée.* » Elle gardera ce secret pendant des années, même en confession pour sa première communion : péché mortel ! Au cours de catéchisme, le curé avait mis les enfants en garde en racontant *que certains hommes « dévoyés », parfois, se déculottaient et montraient « tout leur bazar ». Dans ce cas, vous devez vous enfuir à toutes jambes.(...) C'est à partir de cet instant que la vraie culpabilité s'infiltra à l'intérieur de mon être (...) moi qui n'avais pas fui.*

Elle se tait, mais confie son secret au dessin. Un jour elle représente un individu au sexe démesuré. La maman de deux petits camarades le découvre et lui demande si c'est son père qu'elle a dessiné ! Margueriet s'écrie « Oh non ! » et laisse échapper : « C'est monsieur H ! » . C'est alors qu'on apprendra que d'autres enfants du village, tout aussi secrètement, ont subi les pulsions de ce goujat. Alors Grietje se sentira moins coupable et finira par se confesser auprès d'un Père Rédemptoriste plus psychologue que le curé. « *Je n'ai pas de pénitence à vous donner*, dit ce brave ecclésiastique, *car vous n'êtes coupable de rien. Vous avez déjà assez souffert. Allez*



en paix, mon enfant, tâchez d'oublier » À partir de là, elle recouvrera la sérénité pour aborder l'adolescence. Mais elle n'entreprend pas les humanités à quoi la destinait une brillante école primaire chez les sœurs, « *faute d'école catholique de ce type à trente kilomètres à la ronde* ». Ce sera la « coupe-couture », destin des filles à l'époque ; elle s'y fera des amitiés et s'y trouvera heureuse malgré tout.

Hélas, l'opération rate ! Sa jambe ne se remettra jamais tout à fait, mais Grietje est douée d'un optimisme, d'un désir de vivre extraordinaires. Elle attire les tendres regards de garçons et s'engage dans quelques chastes amourettes, puis *fait une rencontre qui va bouleverser [sa] vie tout entière*, titre d'un nouveau chapitre. Il s'agit de Greg dont elle tombe follement amoureuse. Elle l'épousera et vivra quelques années d'un amour extatique. Mais Greg se détache peu à peu et au bout de huit ans, ce sera le divorce.

La mort de sa mère d'un cancer foudroyant la plonge dans un nouvel abîme de chagrin. *La Lettre à ma mère* est une page bouleversante.

De nombreux métiers jalonnent son existence, d'abord dans la couture d'ameublement à laquelle la destinaient ses études professionnelles. Toutefois, cela ne comble pas son désir de servir les plus déshérités, son rêve d'adolescente. Avec courage et ténacité, elle conquiert le diplôme d'humanités devant le terrible Jury Central et s'engage, au niveau supérieur, dans des études d'éducatrice.

Qu'il me suffise, dès lors de citer quelques titres de chapitres pour décrire son parcours entre les hauts et les bas. *Un kiné [Greg] et une éducatrice ; Quand Cupidon et la grande faucheuse s'en mêlent ; Un petit coin de paradis ; Quand l'amour se détricote ; La vie plus forte que tout ; Le foyer de la mère et du tout petit ; Pour le meilleur et pour le pire ; La fin d'une profession* (celle d'éducatrice qui lui a donné tour à tour des joies et des peines)...

Le meilleur ce sera un nouvel amour et un deuxième mariage ; le pire un cancer et l'ablation du sein. Mais Margueriet repart de plus belle. La voici travaillant dans une ASBL philanthropique *Terre*, qui recueille, trie et revend des fripes. Nouveau métier : boutiquière où elle réussit avec son enthousiasme habituel.

Margueriet, *la petite fille qui voulait être belle*, courageuse, sensible au malheur des autres, mais sans ostentation, a montré qu'elle avait, avant tout, **une belle âme**.

Ce texte est écrit dans un style dynamique qui contribue au plaisir de la rencontre d'une vie pleine d'imprévu. Or c'est le premier que Mme Dewulf compose, aidée par l'Association « Écrire sa vie ». Je découvre ainsi l'efficacité de cette entreprise.



José Dosogne, *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos*

79 pp. + annexes

[Apa-Bel 133]

Echo : Francine Meurice

Une posture d'analyse originale dans le contentieux de la colonisation belge au Congo qui consiste à découpler les termes de colonisation et de colonie, de colonisation et de colonialisme

Enigmatique, le titre du dépôt n°133, *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos* révèle cependant, de prime abord, la double intention de ce manuscrit autobiographique de José Dosogne. D'une part, l'auteur se situe dans le contentieux de la colonisation belge au Congo par l'investigation démystifiante des représentations imaginaires qu'elle a secrétées (« jouets » et « Congolie »). D'autre part, le fait que Basankusu soit à la fois le théâtre des anciennes exactions de l'ABIR et le territoire de l'actuelle réinsertion des bonobos, ces singes qui partagent plus de 98% de leurs génotypes avec l'homme et dont l'éthologie est exemplaire, lui permet de souligner la trajectoire d'une région en y devinant une ouverture sur l'espoir, puisque « *l'affectivité de ces petits chimpanzés, leur sensibilité et leur sociabilité alimentent leur propension à l'exercice de la sexualité dans sa fonction réductrice des tensions* »¹².

La période concernée par le récit de vie est un terme de trois ans de 1953 à 1956 effectué sur le territoire de Basankusu par José Dosogne, accompagné de son épouse et de ses deux premiers enfants nés là-bas. Son témoignage est surtout une matière prétexte à analyse et à questionnement dont l'objectif est de se réapproprié une expérience vécue comme « aliénante¹³ » dans un contexte où le non-dit était trop prégnant. « *Je ne peux pas me cacher le fait d'avoir appartenu durant trois ans au personnel colonial*¹⁴ ». En effet, le fait d'avoir été engagé si jeune, à 22 ans, dans cette aventure coloniale à l'époque particulière des années précédant l'indépendance de 1960 a entraîné un malaise que l'auteur entreprend de décrypter comme la lecture d'un certain nombre de non-dits : non-dit sur la nature de la relation de colonisation articulant la métropole et la colonie mais également non-dit dans l'absence d'élaboration collective d'une forme d'impensé colonial. Cette carence politique est vécue individuellement comme un traumatisme social, comme une rupture dans la transmission équivalant à un non accompagnement des jeunes: « *Avec la gratuité des transports, du logement, des soins médicaux, des médicaments, nous avons épongé nos dettes et constitué des réserves. La vie austère de l'intérieur, quasi ascétique, nous avait beaucoup aidés. L'autonomie d'esprit épaulée par l'indépendance financière seraient nos meilleurs atouts. Mais nous ignorions que deux années nous seraient nécessaires pour nous réadapter à la bonne vieille Europe, dans la tête comme dans le cœur, et pour purger les démons africains.* »¹⁵. Dans les textes de José Dosogne, l'écriture autobiographique vise l'explicitation de ce qui a été indigence du dire, volontaire ou non, dans des contextes donnés. Elle met en place sa propre méthodologie : établir des rapprochements inédits entre des témoignages captés à l'époque qui sont interpellants car ils sont empreints d'une sensation de déficit

¹² P. 79

¹³ Au sens hégélien et marxiste du terme.

¹⁴ P.76

¹⁵ P. 74



d'informations, et des études ou des témoignages postérieurs autorisant un éclairage rétroactif. Dans le contexte du contentieux colonial belge, cette discipline d'écriture aboutit à une trouvaille, à une posture d'analyse originale qui consiste à découpler les termes de colonisation et de colonie, de colonisation et de colonialisme. « *En fait, la métropole ne cache pas à ses nationaux qu'ils possèdent et gèrent une colonie, mais elle ne précise pas ce que représente la colonisation. Loin du cercle étroit des initiés, le descriptif se résume à une liste d'informations qui institutionnalise une ignorance de façade contrastant avec la fierté des réalisations alignées avec soin.* »¹⁶ Cette thèse sous-jacente se consolide au fur et à mesure de la lecture en s'alimentant à une triple source d'informations : le récit originel proprement dit, des gloses en italique, des citations (d'ouvrages ou de documents de références) englobées dans le discours propre.

Le fil de l'autobiographie se noue ainsi en louvoyant du souvenir de l'expérience vécue, transmis dans son authenticité première, au souvenir du cheminement du savoir qui s'élabore autour de ce vécu, comblant de mieux en mieux les failles de la connaissance dérobée par l'absence de transmission.

Le récit des faits retrace le film caractéristique d'un terme au Congo belge : le paquebot au départ du Steen à Anvers, le dépaysement de la croisière au large des Canaries, l'arrivée et les autres voies du voyage (le fleuve géant, le chemin de fer, la rivière Lulonga), l'installation en région, la première scène révoltante de la chicote et du non droit, la découverte des règles non publiées qui gèrent les rapports publics et privés entre les Noirs et les Blancs, entre les femmes et les hommes, la faune et la flore avec le péril omniprésent des jacinthes d'eau. Si ce récit est linéaire et accompagne les étapes chronologiques dans cette première partie qui relate le séjour à Balangala, il l'est moins pour la seconde qui concerne Basankusu et se focalise sur des scènes chargées de tension dramatique : l'orage équatorial, le sacrifice de la chèvre représentant la reconstitution d'une exécution de prisonniers chez les Ngombés, l'interrogatoire policier des « ménagères », les adieux de Longuengué. Cette première couche d'écriture – le récit originel – est, proportionnellement à l'ensemble du texte, peu prolixe et cantonné dans une réserve pudique de l'affectivité en ce qui concerne l'implication du « je ». Les tensions sont plutôt dans les ellipses du conteur et réinvesties dans le réquisitoire qui se tisse dans le commentaire accompagnateur et dans les gloses. Il faut noter à ce propos que *Les jouets cassés de la Congolie* est une réécriture d'un segment biographique déjà traité dans un texte de José Dosogne, *Avatar à Baranda*¹⁷ dont la facture romanesque explore davantage les aspects psychologiques. L'intrigue de Baranda – la mission d'exploration dans la forêt à la recherche d'un tracé pour construire une route – est résumée, dans *La Congolie*, en trois pages (pp. 65 à 68) dont le laconisme n'enlève rien à la précieuse sensation de vécu d'exception de ces moments.

Deux autres couches d'écriture viennent se tresser dans le récit originel. Prises de paroles postérieures aux événements relatés, elles sont reliées au temps contemporain de la rédaction (2006 – 2008). Ces inserts qui sont des manières de remonter du temps du récit au temps du narrateur interviennent aussi bien dans les gloses que dans le récit originel. Dans les gloses, qui sont des commentaires développant une analyse des représentations du colonialisme à partir de lectures référées dans une bibliographie, ces inserts fonctionnent à l'instar des citations venant étayer l'argumentation dans le discours scientifique. Cependant, ces citations

¹⁶ P. 15

¹⁷ Dépôt n° 87, écho in *De temps en temps* n°5 2007



sont entièrement prises en charge par la subjectivité personnelle du « je » et englobées dans son discours comme autant de traces de la mémoire des livres lus, ce qui leur confère leur caractère autobiographique. Les inserts dans le récit originel, sont des ruptures temporelles de l'embrayage énonciatif, par lesquelles le narrateur se montre dans son moi-ici-maintenant, entrouvrant la porte de son laboratoire autobiographique.

S'inventant philosophie pragmatique dans sa quête persévérante d'autonomie pour penser librement, l'écriture autobiographique de José Dosogne livre au bout du compte un texte engagé dans ses constats, déduits de rapprochements rares. Par exemple, vider le colonialisme de sa substance de légitimation, en y pointant systématiquement les stéréotypes idéologiques, permet à José Dosogne de mieux faire percevoir la colonisation du Congo par la Belgique comme une forme d'émigration économique. Le scénario type des émigrations du XX^e siècle peut se lire en filigrane dans les descriptions du récit originel, on y reconnaît : la césure douloureuse et radicale du départ vers un exil gros d'inconnues, la misère économique comme élément déclencheur d'un grand voyage, un contrat de travail dont les termes sont fixés par des accords intergouvernementaux (même si dans ce cas la Belgique représente les deux parties), un mythe propulseur racontant le désir d'un ailleurs idyllique (le catalogue des réalisations dans la colonie) et la grande question de l'intégration. Cette émigration coloniale était bien étrangère à toute velléité d'intégration, comme le fait remarquer l'auteur avec humour, « *au sens où les occidentaux l'entendent aujourd'hui en parlant des immigrés* »¹⁸...De même, le travail de mémoire se révèle inaccompli en Belgique, en ce qui concerne la participation des populations colonisées aux efforts de guerre, lorsque l'auteur nous indique que c'est en cherchant derrière le double langage de *L'histoire de la Force Publique* du Général Janssens qu'il a pu calculer le nombre exact¹⁹ des victimes noires durant les deux guerres mondiales²⁰.

Dans *Les jouets cassés de la Congolie, Basankusu, du caoutchouc aux bonobos*, l'autobiographie n'est pas réduite à une volonté de conservation du passé colonial, elle indique clairement les chantiers à ouvrir pour expliciter la colonisation belge telle qu'elle n'a pas été dite, négociant ainsi une transmission contemporaine déparée des filtres déformants des idéologies du colonialisme.

¹⁸ P. 72

¹⁹ P. 32

²⁰ Le lecteur est d'autant plus sensible à ce résultat qu'il sait en voyageant dans les autres textes de José Dosogne que cette enquête attentive a dû commencer tôt, dans l'enfance, avec cette image frappante de l'exode en France, datée du 10 mai 1940, montrant les régiments algérien et marocain dans leur somptueuse parade avant leur sacrifice aux mitrailleurs des Panzers (in José Dosogne, *Le mois le plus beau (cantique de mai) ou un exode en mai*, dépôt Apa-bel n°89, p.17).



Morceaux choisis :

Les allers retours entre le temps du récit et le temps de l'écriture, ruptures temporelles de l'embrayage énonciatif

« Navigable à partir de la capitale posée sur la rive juste en face de Brazzaville, le fleuve descendait du centre de l'Afrique sur 4.700 kilomètres. Ses dimensions en faisaient un géant sur lequel les bateaux à vapeur de l'Otraco ressemblaient à de beaux jouets venus du Mississippi, avec leurs roues à aubes mythiques. Des pirogues s'accrochaient à leurs flancs et l'ensemble, envahi par les passagers bariolés, trop nombreux, trop bruyants, formait une sorte de gros village, enfumé par les feux des cuisines volantes, et quasi semblable à la plate-forme navigante de "Congo River", le film magique qui replace la négritude dans son cadre de fantasmes exaltés.

Le balisage, contrairement aux images du film récent, était encore présent, efficace. Le barreur virait de repère en repère. Aux passages difficiles, un sondeur posté à l'avant plongeait dans le flot une perche graduée qui faisait de lui une sorte de radar vivant. Au fil de la nuit, un projecteur cherchait sur les berges les panneaux de couleur blanche qui traçaient une route sécurisée à travers les hauts-fonds et les rochers épars. Le bois destiné à la chaudière était chargé autant de jour qu'en pleine obscurité, au milieu d'un tumulte sans nom. Il était impossible de dormir, mais le spectacle était sans pareil, il valait une insomnie. Mes souvenirs de cinéma étaient dépassés. Chaque escale était extraordinaire, tant la forêt traversée et les hameaux rencontrés rappelaient la sauvagerie des origines.

Le faisceau de lumière capturait des images fabuleuses: les frondaisons des grands arbres penchés sur l'eau, l'anarchie des troncs déracinés par les orages, les cabanes des pêcheurs posées sur des pilotis au bord des grèves, une pirogue perdue dans les remous, les dortoirs de joncs des hippopotames, les tapis flottants de jacinthes errantes, et parfois un vol fugace d'oiseaux surpris par l'éclat des lampes. »²¹

La mise en scène de l'indicible

Les adieux de Longuengué

Les deux grandes parties du texte : le séjour à Balangala et celui à Basankusu sont réunies par un scénario transversal construit autour de trois images intenses placées aux trois points stratégiques du récit. Elles sont comme une sous narration en sourdine des rapports indicibles essentiels qui ont existé entre un Noir et un Blanc, au Congo belge de 1953 à 1956.

1. Au début : Le premier contrat tacite impersonnel des règles non-publiées :

« Au chef-lieu, j'avais appris le B-A-BA de la politesse soumise imposée à nos protégés. Un indigène s'approchait de la maison d'un Européen en s'arrêtant à quelques pas. Il attendait d'être remarqué, quelquefois en toussant, ou en élevant la voix. Le petit prince blanc que j'étais ne serrait pas la main des gens de la classe inférieure. Le respect engendré par la différence confine très vite au mépris. »²²

²¹ Pp. 11 et 12

²² P. 21



2. Au centre : Un bureau de chômage au milieu des marais, la connivence dans le travail

« Quelques journées s'étaient passées à enregistrer les hommes amenés des villages par les délégués des chefferies, et à rassembler un pauvre matériel, limité à des houes et à des paniers. Aucune pelle, aucune brouette, aucun des engins habituels d'un chantier n'existaient. [...] »

A la tête d'une équipe délurée, un caporal revenu du service militaire tracerait des parts sur la route; il dresserait des piquets indiquant le niveau de la terre apportée par chacun. De la sorte, la tâche individuelle des deux cents recrues venues des hameaux serait fixée. Chaque exécutant rentrerait chez lui dès qu'il aurait terminé sa portion, à condition qu'elle soit bien damée.

Dès l'aube, le système s'était mis à fonctionner. Le chef coutumier avait placé quelques dégourdis le long de la digue et de l'itinéraire reliant les termitières au chantier. Ils donnaient de la voix, forçant le rythme, mais je ne verrais aucune brutalité.

La chaleur montait, les calebasses d'eau circulaient, et la procession des paniers remplis se confondait avec son inverse, sous un soleil montant qui faisait baisser les voix sur le chantier. Longuengué me signalait ça et là quelque faiblard qu'il renvoyait au village. Des plus jeunes arriveraient au milieu de la matinée, comme si un bureau de chômage fonctionnait au milieu du marais.

Un appel, soudain, avait retenti. Tous s'étaient arrêtés. Longuengué m'envoyait un signal discret, pour m'avertir. Pas de problème! La voix d'un chanteur s'élevait, et les hommes formaient un immense cercle en bordure de la digue. Le meneur psalmodiait. Une phrase ou deux, et les autres répondaient. Il était le récitant, ils formaient le chœur, battant des mains tour à tour, en balançant le corps.

Le chef m'avait rejoint. Il souriait. Hors de question de nous en mêler! La langue du fleuve, le lingala, apprise en trois mois à Bruxelles, suffisait déjà à nous comprendre.

- Que disent-ils dans leur chanson?

- Oh! tu les fais travailler. Ils doivent obéir.

- Mais encore!

- Tu es jeune, tu leur plais.

- Allons donc!

- Si! D'ailleurs tu as déjà un surnom: Bosékota, le gentil. Seulement, voilà! Tu les empêches de dormir, de jouer avec leurs femmes, avec leurs enfants, de boire de la bière, de chasser, d'attendre la fin du jour, la venue de la pluie.

- Ils racontent tant de choses, vraiment?

- Oh! plus encore... Que tu n'es pas un blanc méchant, que l'Administrateur va partir, qu'un jour tu t'en iras ailleurs, et que d'autres viendront, peut-être moins accommodants.

Il y avait eu un claquement des mains, un grand cri collectif, et le travail avait repris sans que nous ayons à intervenir.

Je serais enclin à faire un jour le rapprochement avec le mode de récitation chantée, sur un rythme répétitif, qui apparaîtrait vers 1970 dans les ghettos noirs américains. On l'appellerait le rap.

Le meneur de jeu serait employé dans les jours suivants au passage de l'Ikelemba. Le problème consistait à prélever dans la forêt un arbre au bois imputrescible et à ramener le tronc au bord de la rivière. Il s'agissait de remplacer un pieu d'amarrage du bac. Le travail était ardu : aucun engin n'existait pour véhiculer le fardeau, ni aucun chemin d'accès. L'abattage à la hache avait déjà été impressionnant; j'entends encore le fracas provoqué par l'écroulement de cette masse dans le décor végétal environnant. Une fois l'arbre étêté, ébranché, on avait disposé une vingtaine de lianes



par dessous, de sorte que chacune soit prise en mains de part et d'autre par des hommes. Le meneur avait scandé le cheminement processionnaire en modulant ses cris: un bref pour lever le fardeau et avancer, un long pour le laisser tomber et reprendre force. De petits pas en petits pas et d'appels en appels, je m'étais retrouvé d'une certaine façon, pendant un long moment, au temps de Khéops, Khéphren et Mykérinos à Gizeh. »²³

3. A la fin : Les adieux de Longuenqué :

« Selon la coutume, les quelques biens accumulés pendant trois ans seraient distribués en partie aux boys, et vendus pour le reste aux amateurs. Le bruit s'en répandait vite. Dans cette menue brocante, j'ai revu les scènes de paie sur la digue dans le marais, les pouces roulés sur un tampon encreur afin d'apposer un semblant de signature, et l'argent aussitôt dépensé dans les échoppes, à moins qu'il ne soit collecté dans une de ces opérations tournantes qui permettaient un plus gros achat à l'un ou à l'autre.

En retrait pendant la vente, un homme debout attendait que je le remarque, selon la règle. Il s'agissait de Longuenqué.

- J'ai entendu dire que vous ne reviendrez pas, Mundèlè.

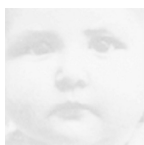
Que lui répondre?

- Que ferons-nous si nous n'avons plus d'hommes comme vous, Mundèlè?

Il avait tourné les talons parce qu'il n'y avait rien à ajouter. Sauf à me dire adieu à sa manière. Puisque nous ne nous serrions pas la main. »²⁴

²³ Pp. 30 à 32

²⁴ P. 73



Marie-Thérèse Dosogne, *Qui es-tu ? De la manipulation au perfectionnisme*

93 pp.

[Apa-bel 136]

Echo : Simone Bellière

Avant-Propos

Ce texte autobiographique a été déposé à l'APA-Bel par Marie-Thérèse Dosogne en 2008. A plusieurs reprises, elle évoque son frère, José Dosogne, lui-même auteur d'autobiographies archivées à l'APA²⁵ J'ai lu plusieurs de ces textes à la limite de l'autofiction et suis entrée par empathie dans l'univers d'enfance et d'adolescence de José Dosogne. Les situations induites par l'environnement social, la vie au village, les parents, absents mais idéalisés, les grands-parents, responsables et protecteurs, une sœur anonyme, étrangère à la vie quotidienne m'étaient familiers. Dans le texte de Marie-Thérèse Dosogne, (écrit à la 3^{ème} personne) « *Maité* » est entourée par la même parentèle que José Dosogne, père, mère, grands-parents, amis. Je les reconnais mais différents : « *autres* », comme si les protagonistes, frère et sœur, avaient recréé un environnement à leur dimension. La lecture comparée des textes de Marie-Thérèse et de José Dosogne, pourrait permettre de comprendre les cheminements divergents de ces deux personnalités qui se sont construites dans l'ignorance l'une de l'autre. Mais tel n'est pas l'objet de cet écho. Je tenterai donc de m'intégrer dans le monde de *Maité* en oubliant consciemment mes autres lectures.

Echo de lecture

L'autobiographie se présente sous une double forme : d'une part des pages dactylographiées, remises au net, sous-titrées, mais déjà remises en question comme le prouvent des ratures plus récentes, et d'autre part des brouillons manuscrits, écrits à la main, jetés sur le papier, supprimés ou corrigés d'un trait nerveux, souvent annotés d'aide-mémoire. Donc, parfois un geste abouti, une volonté d'expression contrôlée entrecoupée par des intentions hésitantes, ou encore l'urgence d'évacuer par l'écriture une angoisse récurrente.

Marie-Thérèse Dosogne parle d'elle-même à la 3^{ème} personne; elle est « *Maité* » comme si elle voulait établir une distance tangible entre JE, et l'enfant ou l'adolescente qu'elle avait été.

Le premier chapitre, « **Les grandes vacances à Vresse** » laissent présager un séjour heureux sur les rives de la Semois. Tous les ans, *Maité* passe les mois de juillet et août chez ses grands-parents. Ce jour-là, son père (en vacances pour quelques jours), l'emmène à la pêche, elle le suit dans la rivière, découvre, avec lui, les petits poissons dissimulés sous les pierres, destinés à servir d'appât aux anguilles. Marie-Thérèse Dosogne écrit : (p.13): « *Cette journée restera pour elle (Maité) un de ses bons souvenirs* ».

Le deuxième chapitre annonce une expérience qui s'avèrera traumatisante : « **Apprentissage de la sexualité** » et, en sous-titre, « **Le grand-père** ». *Maité* a six ans, elle est en vacances à Vresse. Tandis que la grand-mère est au grenier, le grand-père s'approche de la petite fille. Il a, vis-à-vis d'elle, des gestes bizarres, équivoques. L'auteur décrit d'une façon naïve, mais précise, les attouchements dont

²⁵ José Dosogne : « *Quatre Dimanches* », 1967 » ; « *Le mois le plus beau* » 1994 ; « *Un retour au village* » 1984 ; « *Mémoires d'une jeune vie dérangée* » 2004



elle a été victime (p.14), « *Abasourdie, Maité ne comprenant rien à ce petit jeu, reste paralysée (...) elle sent confusément que ce qui se passe n'est pas bien.* ». Elle n'en parlera à personne.

Quelque temps plus tard, le grand-père rend visite à sa famille à Bruxelles et réédite des gestes obscènes (p.15) « *encore une fois Maité ressent, ce qu'elle reconnaîtra plus tard, une nausée de dégoût* ». Elle tente d'en parler à sa mère qui détourne la conversation et garde le silence. Ce silence éveillera en elle un sentiment de honte et de culpabilité. Plus âgée, elle apprendra que le grand-père a déjà eu des problèmes avec la police pour conduite pédophile. Dès ce moment, sa confiance en le monde adulte s'effrite.

Son apprentissage sexuel se poursuit : à 13 ans, le Cousin Marcel, un homme de 50 ans lui rappelle les gestes de son grand-père (p. 19), « *qu'ont-ils donc tous ces hommes, à s'attaquer à elle, éveillant maladroitement et trop tôt des sensations qu'elle ne comprend pas encore* », se demande-t-elle ?

Le titre du chapitre suivant est énigmatique : « **J – 1946** ». Nous apprenons que Maité a un frère, José. Pourquoi vivait-il à Vresse chez les grands-parents ? Pourquoi a-t-il été écarté de sa mère, de sa sœur ?²⁶ Il semble, d'après Maité, que ce soit une sombre histoire de jalousie qui a incité son père à séparer la mère du fils ! Imaginait-il des rapports incestueux ? Les questions que se pose Maité restent sans réponse. Elle entend que « *son père est malade de jalousie* ». Elle n'en saura pas davantage.

A 12 ans, parce qu'il n'y a pas d'école secondaire à Vresse, son frère revient vivre à Bruxelles. Maité est heureuse, elle n'est plus seule (p. 21). « *Elle met sur un piédestal ce frère, plus âgé qu'elle de 15 mois.* » Ce frère est adulé par ses parents qui entrevoient pour lui des études supérieures (la médecine), tremplin évident pour accéder à un statut social plus valorisant ! Pour Maité, une fille, aucune ambition, aucun projet n'est envisagé ; elle fréquentera une école professionnelle, section coupe/couture.

Avec l'arrivée de son frère, pour la première fois, Maité découvre un compagnon de jeux et un ami. Au cours de ces jeux, un geste inattendu la déconcerte. Les mains de son frère se sont égarées sur ses jambes, le regard de son frère est devenu équivoque. Maité reconnaît ce regard : c'est celui du grand-père, c'est celui de l'oncle Marcel, c'est celui, mendiant, un peu lubrique, du désir sexuel. Cet incident brise la relation d'amitié qui s'était installée entre le frère et la sœur. L'auteur lucide, ajoute cependant, en note hors texte, p. 23 : « *Maité comprendra plus tard que lui, paradoxalement, découvrait la fille, qui dans son esprit n'était pas encore sa sœur à cause de l'absence de 12 ans passés chez sa grand-mère* ».

L'auteur raconte ensuite quelques ébauches de la vie sentimentale de Maité, toutes décevantes : un camarade d'enfance, Justin, tente d'embrasser la jeune fille qui le repousse. Sa pudeur suscite des commentaires railleurs. Plus loin, elle décrit l'appartement dans lequel elle vit. Le lecteur découvre un intérieur modeste, peu chaleureux : une salle à manger attenante à la cuisine, deux chambres : celle de ses parents et la sienne. En fait, Maité partage sa chambre avec sa mère. Elle apprendra par des sous-entendus, des rumeurs confuses que son père craint que sa femme ne le trompe la nuit, pendant qu'il dort. Ainsi, c'est elle, Maité, qui est censée surveiller sa mère !

²⁶ José Dosogne « *Mémoires d'une jeune vie dérangée* »



Dans cette ambiance morne, la vie de Maïté se poursuit, solitaire. Il lui est interdit de sortir, d'aller chez des amies. Alors, elle observe, constate la dégradation des relations familiales mais ne dit rien. Elle a appris à se taire. Elle juge avec sévérité l'attitude de sa mère qui a accepté d'être séparée de son fils, qui, qui se soumet aux ukases de son mari. La passivité de sa mère donne à Maïté la mesure de sa lâcheté. Quant à son père, Maïté méprise ses crises de jalousie, ses suspicions malades, sa rudesse, ses aventures extraconjugales, son indifférence. Ainsi, entre Maïté et ses parents, s'est construit un mur de silence et de rejets. L'angoisse de n'être pas reconnue, semble avoir développé chez la jeune fille un complexe de culpabilité récurrent.

Une note griffonnée hors texte, «*une boîte d'allumette*» (p.43) attire l'attention du lecteur sur l'importance d'un incident qui éclaire l'ensemble du texte. Dans un état de semi conscience, Maïté a écrit, sur une boîte d'allumettes : «*je déteste ma mère, je la déteste...* ». Ensuite, elle a oublié. La boîte a traîné dans la cuisine où sa mère, furieuse, l'a trouvée ! Lorsque Maïté relut les mots dictés par son subconscient, elle comprit que cette vérité spontanée était définitive.

Un autre incident vint confirmer ce sentiment de rejet : (p.47) «*Maïté est arrivée sans faire de bruit (dans la cuisine) elle voit sa maman derrière le paravent. Elle est occupée à se laver, sans doute et Maïté va retourner dans sa chambre lorsque, sans l'avoir voulu, elle entrevoit la main de sa mère, entre le mur et le bord vertical du paravent, prendre la lavette qui sert à faire la vaisselle. Sa maman fait un pas en arrière, écarte les jambes et passe la lavette entre ses jambes. (...) Maïté sent une nausée lui remonter dans la gorge : quelle dégueulasse, comment peut-elle ?* » pense Maïté. A partir de ce moment, elle s'isola, davantage encore.

Mais en marge de sa vie solitaire s'affirmait une opposition violente entre José et son père. José avait déclaré qu'il voulait devenir prêtre et renonçait aux études de médecine. Son père entra dans une colère terrible et mit le fils indigne à la porte. Il quitta le domicile parental et partit habiter chez une tante. Un nouveau drame se précisa lorsque José présenta sa future épouse. Ses parents refusèrent de la rencontrer, le futur beau-père médecin, aurait fait de la prison pour avoir pratiqué un avortement. C'en était trop, dans cette famille où le qu'en dira-t-on tenait lieu d'éthique.²⁷ Le frère de Maïté partit alors au Congo belge avec sa femme. Au cours de ce drame familial, Maïté n'avait pas pris parti pour son frère. Trop marquée par son éducation hypocrite et prude, trop influencée par le contexte familial, il lui était impossible de s'engager sur ce terrain conflictuel.

A partir de la page 53, le ton et l'écriture du récit se transforment. Des brouillons d'anecdotes se croisent sans solution de continuité de 1948 à 1950. Maïté a, semble-t-il, trouvé la force de réagir, de s'évader de l'univers étriqué qu'elle subissait. Elle a entrepris des études de niveau supérieur : en couture et stylisme. Elle sort avec des amies, vit quelques aventures amoureuses au Club Med. Elle suit des cours de dessin au Ceria où elle rencontre André avec lequel elle poursuit une longue relation, faite de ruptures et de retour. Pour Maïté, la voie vers le mariage semble tracée lorsque, dans un éclair de lucidité, le caractère mesquin et égocentrique d'André lui est révélé. Une remarque, pour lui anodine, déclenche sa décision : (p 89) «*Ils marchent côte à côte, parlant de tout et rien. André dit : "tu vois, le jour où tu serais enceinte avec ton gros ventre, je marcherais sur le trottoir d'en face, j'aurais honte d'être à côté de toi"*».

²⁷ José Dosogne: Quatre Dimanche



C'en était trop. Elle rompt les liens qui la sécurisaient. Lorsqu'elle se retrouve seule, elle résiste à André qui tente une réconciliation.

Une amie qui fait partie d'un groupe de jeunes « Le Pain du Soir », l'entraîne à une soirée dansante au Palais des Beaux Arts. Maité y rencontrera un « nouvel » André. Nous n'en saurons pas davantage quant à son avenir. Vers la fin du récit, l'auteur parle longuement de la réconciliation de José avec sa famille.

Remarque

A l'issue de cette lecture, le sous-titre proposé, « De la manipulation au perfectionnisme » ne me semble pas exprimer l'itinéraire auquel nous convie Marie-Thérèse Dosogne.



Anonyme, *Lettres privées manuscrites d'un amoureux*

33 pp.

[Apa-Bel 140]

Echo : Louis Vannieuwenborgh

Le dépôt le plus ancien archivé à l'Apa-Belgique remonte aux années 1830. Il se présente sous la forme d'un carnet relié (photocopié) d'environ 200 pages de format 17 x 21. Le texte ne s'étend que sur douze pages, les suivantes sont restées blanches. Deux lettres sont glissées entre des pages, ainsi que le brouillon d'une troisième. Sans doute l'arrière-grand-père de la déposante, collectionneur et bibliophile, racheta-t-il le carnet au cours d'une vente. Il ajouta une étiquette sur laquelle il inscrivit la seule chose qu'il sût de son auteur : qu'il était amoureux.

Les trente-trois pages manuscrites en notre possession conservent plaintes, espoirs et sentiments d'un homme de 35 ans, malheureux en ménage et amoureux de Sophie, célibataire du même âge environ. De l'épistolier anonyme, nous ne savons que ce qu'en révèlent ces pages, un portrait moral sans guère de détails concrets.

Il avait cru faire un mariage d'amour : *"le rêve de toute ma vie fut de trouver mon bonheur dans l'amour sincère que concevrait pour moi une femme aimante"*. La vie simple et retirée d'inspiration rousseauiste qu'il souhaitait n'était pas du goût de sa conjointe. Elle, pour sa part, avait fait un mariage de raison et nourrissait des sentiments plus prosaïques. Attirée par la vie mondaine, elle prétendait même s'occuper de politique ! Mal marié, notre auteur anonyme en devint dépressif puis malade. La révolution de 1830 excita ses pensées idéalistes, vite mises à mal par le spectacle du cynisme et de la lutte des intérêts. Il retomba en lui-même et ses affligeantes pensées mais, un soir, au spectacle, il rencontra Sophie. Il lui parle et découvre qu'ils ont des points communs. Son imagination s'enflamme, il ose lui écrire mais on sent à ses arguments que Sophie ne considère qu'avec circonspection le rôle qu'il veut lui voir jouer. A l'occasion de rares entrevues mentionnées dans la correspondance nous apprenons les interrogations de Sophie : *"dites-moi ce que vous voulez — que voulez-vous que je fasse ?"*. Sophie, pour autant que l'on puisse restituer ses sentiments au travers des trois lettres qui lui sont adressées, semble indécise, partagée. Bien qu'elle répète *"pas d'espoir"*, elle ajoute, résignée, *"je ferai ce que vous voudrez"*. Dans sa troisième et dernière lettre à Sophie, postérieure d'un an aux précédentes, l'anonyme joue son va-tout, le sort de leur relation dépendra de la réponse qu'elle y apportera. Nous ne la connaissons pas, mais la correspondance restée sans suite laisse croire à la rupture de la relation, encore que... la dernière lettre fait allusion à des visites le soir, au signe à placer à la fenêtre quand elle peut le voir...

Quelle est la position sociale de l'amoureux transi ? Le texte n'apporte que des réponses indirectes. La langue est celle d'un bourgeois cultivé. Libéral, sans doute ; aucune référence religieuse n'apparaît dans ces pages. Le style est romantique et exalté, proche de deux passages recopiés de romans de George Sand et d'Emile de Girardin. Les destinait-il à Sophie ? L'anonymat de leur auteur et l'obscurité de leur transmission suscitent beaucoup de questions. Une chose est claire : la crise existentielle traversée et abondamment décrite par l'anonyme. Mais au sujet de la nature même des feuillets qui nous sont parvenus, nous en sommes réduits aux conjectures : la dernière lettre mise à part, visiblement un brouillon, les deux lettres précédentes sont-elles les missives originales ou des copies ? On pencherait pour des



copies. Les onze pages qui ouvrent le carnet, des notes autobiographiques personnelles, ont-elles été communiquées à Sophie ? Afin de prouver la sincérité de ses sentiments, l'anonyme n'a pas hésité à lui confier des informations secrètes qui pourraient, si elle les divulguait, lui faire tort socialement. Ces onze pages constituent-elles son secret ? On ne saurait répondre à coup sûr.

Reste l'intérêt de la lecture de ces feuillets, stimulé par le contraste entre la véhémence et la force des sentiments exprimés et le flou du contexte. On peut penser que ce clair-obscur a incité l'arrière-grand-père de la déposante à acquérir ces pages fragiles et à leur assurer, en les intégrant dans ses collections, un long voyage dans le temps.



Hubert Hardt, *Identification d'une vieillesse*

8 pp.

[Apa-Bel 144]

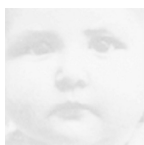
Echo : Louis Vannieuwenborgh

Domage, me suis-je dit, cet ouvrage sympathique, *La lampe sur le cœur*, n'étant pas autobiographique, ne peut rejoindre notre fonds. Sympathique, en effet, que ce recueil d'articles critiques sur la littérature et le cinéma, rassemblés par des amis et anciens élèves en 1994, un an après le décès de l'auteur. L'édition fut soutenue par plus de 300 souscripteurs.

Hubert Hardt, nous apprend la quatrième de couverture, est né en 1915, ordonné prêtre en 1938, il occupa la chaire d'histoire de littérature à la Faculté Saint-Louis. Il fut aussi professeur d'analyse de films à l'Institut des Arts de Diffusion, collaborateur à la *Revue Nouvelle* et responsable des départements littérature et cinéma de l'*Encyclopædia Universalis*. Il retourne à la vie laïque en 1969 et se marie. Il décède en 1993. Domage donc pour ces textes imprégnés d'humanisme, de sens pédagogique et d'un amour profond de la littérature et des œuvres cinématographiques. Ces excellents documents pourraient servir à une biographie mais ne sont pas "auto-bio-graphiques".

Affaire classée donc, sauf que le titre de quelques pages d'annexes m'accrocha : *Identification d'une vieillesse*. Là, en huit pages, enfin autobiographiques !, Hubert Hardt, vers la fin de sa vie – il cite le poète : *J'ai passé mon printemps, mon été, mon automne* – parle de sa vieillesse et l'envisage de divers points de vue. Le ton est personnel bien que discret et on sent chez le professeur retraité la menace de la vacuité, les rapports parfois difficiles avec les plus jeunes, la force qui s'en va. Mais il réagit, le mot d'ordre est "résistance" et poursuite de l'activité dans les limites que la sagesse lui indique. Les citations de Kafka, de Proust, que lui souffle son immense culture, sont autant d'occasions d'introduire des thèmes personnels. Il envie Ingrid Bergman qui, à la fin de sa vie, entre deux opérations mutilantes, fut encore capable d'interpréter l'un de ses plus beaux rôles. Homme de foi, Hubert Hardt est aussi homme de libre discussion. "*Aucun pontife ne m'a jamais fait perdre la foi*", dit-il et il rappelle son opposition radicale à la pensée de base de l'encyclique *Humanae Vitae* (condamnation de la contraception).

Il faut ajouter, à ces quelques pages intimes, le mélancolique sonnet autobiographique, "*En ce temps-là j'étais dans mon adolescence*", que les éditeurs de l'ouvrage ont placé à la page 7. Comme on ne peut extraire physiquement *Identification d'une vieillesse* de l'ouvrage avec lequel il fait corps, il a été déposé dans son ensemble. On considérera en conséquence la *Lampe sur le cœur* comme l'annexe des huit pages autobiographiques. Exemple peu courant où texte principal et annexe échangent leur nature.



Qui sommes-nous ?

S'inspirant de l'exemple d'un réseau européen d'organisations sœurs, l'APA-Bel vise :

- à sauvegarder dans un Fonds les fragments de mémoire individuelle et collective consignés dans les documents autobiographiques non publiés ;
- à faire vivre ce Fonds ;
- à organiser des activités liées à l'autobiographie.

Le Fonds de l'APA-Bel est conservé à la bibliothèque Montjoie de la commune d'Uccle-Bruxelles, qui est aussi le siège des activités de l'Association.

Tous les documents sont lus, indexés et archivés. Les échos de lecture sont publiés chaque année dans un garde-mémoire intitulé « De Temps en temps ».

L'**APA-Bel** est une **ASBL** fondée en septembre 2002 par Beatrice Barbalato, Agnès Bensimon, Michèle Piron, Marcel Stelzer, Véronique Vallé, Louis Vannieuwenborgh et Rolland Westreich.

Le conseil d'administration se compose de :

Simone Bellière ;
Agnès-France De Wandeleer ;
José Dosogne ;
Francine Meurice (Présidente) ;
Rolland Westreich.

Comité d'honneur :

Gilles Alvarez, ancien président APA, France
Lionel Bourg, écrivain, France
Monique Dorsel, directrice du Théâtre Poème, Bruxelles
Philippe Lejeune, professeur, co-fondateur APA, France
Annick Maquestiau, directrice de la bibliothèque Montjoie, Bruxelles
Jacques Martroye de Joly, ancien échevin de la Culture, Uccle-Bruxelles
Pierre Mertens, écrivain, Bruxelles
Albert Mingelgrün, professeur ULB, Bruxelles
Anne Morelli, professeur ULB, Bruxelles
Marc Quaghebeur, professeur UCL, directeur des Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles
Jacques Sojcher, philosophe, Bruxelles

Membre associée

Agnieszka Pantkowska, professeure de littérature francophone à Poznan, Pologne



Un réseau européen

Les Archives du Patrimoine autobiographique – entre mémoire et avenir font partie d'un réseau européen d'associations similaires, dont voici les principales. Le site de notre sœur aînée française est une véritable mine d'informations pour tout ce qui touche à l'autobiographie, ainsi que celui de Philippe Lejeune « Autopacte » à <http://www.autopacte.org>.

France : Association pour l'Autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)

Adresse : La Grenette, 10 rue Amédée-Bonnet, 01500, Ambérieu-en-Bugey, France

Téléphone: 33 (0)4 74 38 37 31;

Courriel : grenette@wanadoo.fr

Fondateur : Philippe Lejeune

Responsables : Philippe Lejeune – Denis Dabbadie

Site internet : <http://sitapa.org>

Italie: Archivio Diaristico Nazionale

Adresse : Piazza Plinio Pellegrini 1, 52036 Pieve S. Stefano (AR)

Téléphone. : 39 (0)575. 797730 ; Fax 39 (0)575 799810

Courriel : adn@archiviodiari.it

Fondateur : Saverio Tutino

Responsable : Loretta Veri

Site internet : <http://www.archiviodiari.it/>

Allemagne: Deutsches Tagesbuch Archiv

Adresse : Am Markplatz 1, D-79312 Emmendingen

Téléphone : 49 (0)7641-574659 / 49 (0)7641-51907

Courriel : dta@tagebucharchiv.de

Responsable : Frauke von Troschke

Site internet: <http://www.tagebucharchiv.de/>